


N° 822
50'


Décapité à Paris le 21. Janv.er 1793.
Décapitée à Paris le 16. 8.bre 1793.

LA MORT DE LOUIS XVI,

TRAGEDIE EN TROIS ACTES.

LE MARTYRE DE MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE, REINE DE FRANCE,

TRAGEDIE EN CINQ ACTES.

PORTRAIT DE LOUIS XVI.

Ce Prince infortuné, qu'une sévère loi,
Sur un vil échafaud, fit périr comme un traître,
    Ne parut digne d'être Roi,
    Que lorsqu'il eut cessé de l'être.
Il dût à ses malheurs l'amour de l'Univers;
Trop faible sur le trône, il fut grand dans les fers;
Le jour de son trépas fut celui de sa gloire,
Et, quelque jugement qu'en porte l'avenir,
Il faudra que l'on dise, en lisant son histoire,
S'il ne sut pas régner, il sut au moins mourir.

LA MORT DE LOUIS XVI,

TRAGEDIE EN TROIS ACTES.

J'ai trouvé quelques ames sensibles et compatissantes; que celles-là jouissent dans leurs cœurs de la tranquillité que doit leur donner lour façon de penser !

Testament de Louis XVI.

A PARIS,

Chez les Marchands de Nouveautés.

1793.



PERSONNAGES.

LOUIS XVI, roi de France.
MARIE-ANTOINETTE, reine.
ÉLISABETH, sœur du roi.
LE DAUPHIN, âgé de sept ans.
MADAME ROYALE, âgée de treize ans.
LAMOIGNON DE MALESHERBES, DESEZE, TRONCHET, } Défenseurs officieux du roi.
PHILIPPE D'ORLÉANS, GARRAN DE COULON, KERSAINT, MANUEL. CHARLES VILLETTE, BARRERE, ROBESPIERRE, MARAT, LEQUINIO, THURIOT, DANTON et plusieurs autres. } Députés de la Convention nationale.
SANTERRE, commandant de la garde nationale.
Le Confesseur du roi.
Commissaires du conseil de la Commune.

La scène est à Paris.

LA MORT DE LOUIS XVI, TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle d'un des comités de la Convention nationale.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAMOIGNON, DESEZE, TRONCHET.

TRONCHET.

Le voici, Lamoignon, ce jour si redoutable,
Où du Sénat français l'arrêt irrévocable,
Peut-être, de LOUIS, en prononçant la mort,
Va consterner l'Europe et décider son sort!
Déjà chez d'Orléans une loi préparée,
A du peuple écarté la sanction sacrée.
Je crains que sous son nom, dans ce jour usurpé,
Par quelques scélérats, son vœu ne soit trompé.

LAMOIGNON.

Je le crains comme vous; et ce Sénat perfide,
S'il ne méditait pas un affreux régide :

(Quant à ce jugement tout le peuple est lié)
A sa décision l'aurait associé.

DESEZE.

Moi, j'ose espérer mieux; non, je ne saurais croire
Que d'un tel attentat on souille notre histoire.
Les écarts monstrueux de quelques orateurs,
N'en imposeront point à nos législateurs;
Il en est dont les cœurs à la vertu fidèles,
Déjoueront des Marat les trames criminelles.
Tout sentiment d'honneur n'est pas encore éteint;
Et pour un Thuriot, nous avons dix Kersaint.

LAMOIGNON.

Puissé-je me tromper! Ah! s'il faut qu'il périsse,
Ciel, détourne sur moi l'horreur de son supplice!
Trop heureux d'épargner, par mes obscurs malheurs,
A la France un grand crime, au monde entier des pleurs.
LOUIS n'enfanta point, par de folles dépenses,
Le ver qui dévora le suc de nos finances.
Ce prince infortuné, bien loin d'être pervers,
A sa seule foiblesse a dû tous ses revers.
D'un roi foible, grand Dieu, que le peuple est à plaindre!
Le plus cruel tyran fut cent fois moins à craindre,
Tels que soient ses excès, ou que soit sa fureur,
Ils doivent s'arrêter aux bornes de son cœur.

Mais un roi bienfaisant, qui du crime incapable,
Est des crimes d'autrui le jouet déplorable,
Dans un abîme affreux de maux et de forfaits,
Lorsqu'il va s'engloutir, engloutit ses sujets;
LOUIS en offre, hélas, un trop funeste exemple!

DESEZE.

Vous avez vu la cour; je n'ai vu que le Temple.
Pour le bras de LOUIS, ferme au sein des dangers,
Le sceptre fut pesant... et les fers sont légers;
Son cœur inaccessible aux remords, à la crainte,
Du calme sur son front a réfléchi l'empreinte;
Du diadême enfin jamais la majesté
N'égala de ce front la noble nudité.
Tel je l'ai vû, du moins, dans ce jour mémorable,
Où de son défenseur j'eus le titre honorable,
Quant Target lâchement eut récusé le choix
Et du plus malheureux et du meilleur des rois;
Sa constance un instant ne s'est pas démentie.
Marqués par de grands traits, tous les jours de sa vie
Nous montrent le héros placé sur ces hauteurs,
D'où l'on peut du vulgaire affronter les fureurs;
A s'élancer vers Dieu son ame est toujours prête,
Au glaive, sans pâlir, il offrirait sa tête...

TRONCHET.

Il l'offrira.

DESEZE.

Non, non, et le Sénat français,
S'il ne croit pas au ciel, croit à ses interêts.

LAMOIGNON.

On vient: c'est d'Orléans. L'aspect de cet infâme
D'un sentiment d'horreur a pénétré mon ame;
J'apperçois avec lui Robespierre et Marat.
Chers collègues, fuyons ce groupe scélérat.
Que ferions-nous ici?

DESEIZE.

Restons; Kersaint s'avance.
Je vois Garran, Villette amis de l'innocence;
Contre les factieux ils seront son support.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, PHILIPPE D'ORLEANS, BARRERE, GARRAN DE COULON, KERSAINT, CHARLES VILLETTE, ROBESPIERRE, MARAT, LEQUINIO, THURIOT, DANTON, et plusieurs autres députés.

DESEZE.

LOUIS, jugé coupable, attend de vous son sort;
Je me tais; du Sénat nous respectons l'ouvrage;
On ne nous verra point, apôtres du carnage,

Vers la sédition dirigeant les esprits,
Pour sauver LOUIS seize, ensanglanter Paris.
L'équité, la vertu, voilà nos seules armes.
Souffrez qu'en votre sein, déposant ces alarmes,
Sur ce procès sacré, pour la dernière fois,
L'austère vérité vous parle par ma voix.
LOUIS est renversé; tu peux, Sénat auguste,
Te montrer généreux... ne te montre que juste.
Pour le mieux condamner, qu'as-tu fait?...une loi,
Par laquelle il n'est plus ni citoyen, ni roi.
Roi! malgré tout sophisme et tout détour coupable,
LOUIS, vous le savez, serait inviolable;
Citoyen! il pourrait réclamer le soutien
Que votre code assure à chaque citoyen.
Il vous dirait sans doute: Où sont ces lois tutrices,
Qui couvrent l'accusé de leurs formes propices?
D'actes et de pouvoirs, cette distinction,
Sans laquelle il n'est point de constitution?
Ces jurés que des lois équitables et sages,
A la faible innocence ont donné pour ôtages?
Ces suffrages réduits? ces récusations,
Qu'on oppose à la haine ou bien aux passions?
Ce scrutin précieux qui fait, par son silence,
A la seule justice incliner la balance?
En un mot, ces appuis qu'un citoyen jamais
N'a, fut-il criminel, invoqués sans succès?

Vous voulez me juger, peut-il encore vous dire;
Et vos opinions ont parcouru l'empire!
Vous voulez me juger? vous mes accusateurs!
Vous qui d'assassinats accueillez les auteurs,
Et chez qui, pour me perdre, une loi provoquée
N'existait pas encore... et m'était appliquée!
LOUIS vous a parlé : nous laissons à vos cœurs
Le soin de travailler avec ses défenseurs.
(Les conseils de Louis se retirent.)

SCENE III.

LES PRECEDENS, *excepté* LAMOIGNON, DESEZE et TRONCHET.

GARRAN DE COULON.

QUE de la vérité l'éloquence est touchante,
Pour le crime ou l'erreur sa voix est foudroyante.
Ce conflit de pouvoirs a droit de m'effrayer;
La liberté le veut, je dois m'en dépouiller.
Quand le voile est tombé, l'erreur est sans réfuge.
Je ne puis être ici législateur et juge;
Je suis législateur, et, politiquement,
Je promets de voter pour le bannissement.

BARRERE.

Je voue à tout despote une guerre éternelle;
Cette guerre est à mort : elle doit être telle;

Et de la liberté l'arbre majestueux,
Ne croîtra qu'arrosé de leur sang odieux.

ROBESPIERRE.

Puissent, puissent ces rois qui viendront nous combattre,
N'avoir tous qu'une tête, et moi, d'un coup l'abattre!
Prométhée, en mes mains remets le feu sacré,
Et de tous les tyrans le globe est délivré.
Damien, ton noble sang bouillonne dans mes veines...

D'ORLEANS.

Le plus pur sang du peuple a pénétré les miennes.
Et j'en ai pour garant le vertueux transport
Qui du traître Capet me fait voter la mort.

LEQUINIO.

La mort... Non, non, pour moi c'est trop peu que sa vie,
Ma vengeance à ce prix serait mal assouvie.
Qu'il vive, pour l'opprobre, et comtemplant son bras
Enchaîné pour jamais aux travaux des forçats.

KERSAINT, *avec la plus vive indignation.*

Ciel! que viens-je d'entendre! est-ce un monstre farouche?
C'est un juge; et l'écume est encor sur sa bouche,

Je reste pour LOUIS : mais libre dans son vœu,
Kersaint ne siége plus avec un tigre... Adieu.
(*Il sort.*)

SCENE IV.

LES PRECEDENS, *excepté* KERSAINT.

CHARLES VILLETTE.

JE vois, législateurs, et non sans amertume,
Que la guerre civile en votre sein s'allume.
Il semble qu'un génie atroce, mal-faisant,
Sur le Sénat français plane en ce moment.
J'ai long-temps hésité, je tremble de le dire;
Mais il est parmi nous un parti qui conspire,
Un parti furieux, désorganisateur,
Qui d'un vaste complot cache la profondeur.
Dirai-je à quels excès, lâchement téméraires,
Vient de s'abandonner un de ses émissaires?
Plein des vastes objets qu'embrassait mon esprit,
J'entrais ici rêveur... Arrête, m'a-t-il dit;
Condamne le despote; et pour qu'il t'en souvienne,
Choisis de prononcer ou sa mort... ou la tienne.
Il m'échappe à ces mots. Je ne puis céler :
On eût vu dans mes yeux la rage étinceler...
Je ne crains pas la mort... Que dis-je! Ah! oui, j'envie
Le destin du héros qui meurt pour sa patrie!

Je

Je saurai, citoyens, le prouver aujourd'hui.
LOUIS aura dans moi son plus solide appui;
Mais qu'on ose insulter jusqu'en ce sanctuaire
Dans son représentant la république entière.
Qu'on joigne la menace à ce délit affreux,
J'en ai dû ressentir un courroux vertueux.
Avant qu'un grand arrêt fixe nos destinées,
Poursuivez les auteurs des sanglantes journées!
Que la postérité, sur les fastes français,
D'un cachet infamant doit marquer à jamais!
Craignez de nous plonger dans un nouvel abîme;
De son impunité faites sortir le crime.

(En fixant Philippe d'Orléans.)

Un masque affreux le couvre... osez donc l'arracher.

(En regardant Marat.)

Qu'il n'ait plus de caveau qui puisse le cacher.

BARRERE.

Non, point d'ajournement; que le tyran périsse,
Que demain le soleil éclaire son supplice.

(Il sort; Léquinio, Thuriot, Danton, et plusieurs autres le suivent.)

GARRAN DE COULON, *à d'Orléans.*

Philippe, ton parti n'a pas encore vaincu;
J'en sais ici plus d'un qui croit à la vertu,
Veut le bien... le fera...

(Il sort, suivi de Charles Villette et de plusieurs autres députés.)

SCENE V.

PHILIPPE D'ORLEANS, ROBESPIERRE, MARAT.

PHILIPPE.

De cet homme intraitable,
Toujours l'austérité m'a semblé redoutable :
De mes complots le voile est trop tôt déchiré ;
J'en crains pour leurs succès l'éclat prématuré.
Le Sénat, déployant un ferme caractère,
Portera-t-il le coup qui m'est plus nécessaire ?

ROBESPIERRE.

Prince, il le portera. Que lui coûte un forfait?
L'or dans son sein versé, produira son effet.
Mais je veux que perfide ou trop pusillanime ?
Il ose à d'Orléans arracher sa victime :
Ceux qui des assassins aidaient les attentats,
Pour un meurtre de plus, pourront prêter leurs bras.

PHILIPPE.

Je tremble, et du roi le supplice s'apprête,
Que le peuple aux bourreaux ne dérobe sa tête,

ROBESPIERRE.

Le peuple !... Ah! le Français vous est bien peu connu !
Léger, faible, indolent, aisément prévenu,

On lui montre, il croit voir un tyran sanguinaire
Dans un roi, dont le crime est d'être débonnaire;
Et s'il plaint de LOUIS les terribles malheurs,
Un jour fera couler et séchera ses pleurs.
D'un si faible intérêt nous n'avons rien à craindre.

MARAT.

Et puis à l'ineptie on saura le contraindre;
Commune, force armée, ils nous sont tous vendus.
Nos braves fédérés en armes répandus,
Escorteront demain le monarque au supplice;
Nul ne pourra sortir, qu'il ne soit leur complice.
Par Santerre, en un mot l'échafaud préparé,
Promet à nos desseins un succès assuré.

PHILIPPE.

J'en accepte l'augure, et mon cœur s'abandonne
A l'espoir qu'en ce jour votre amitié lui donne.
Sur sa reconnaissance, ah! vous pouvez compter;
Oui, dès que sur le trône on m'aura vu monter,
Philippe vous appelle; et sur la France entière
Régneront avec lui Marat et Robespierre.
De LOUIS que la chûte affermisse nos pas;
Sachons la prévenir en ne l'imitant pas.
As-tu, peuple imbécille, un seul instant pu croire
Qu'à ton égalité je bornerais ma gloire;
Et que pour affermir ta frêle liberté,
Puissance, éclat, grandeur, Philippe eût tout quitté?

Tu me connaîtras mieux ; le Français versatile
Veut d'un sceptre d'airain subir le joug utile ;
Il faut ou qu'il reçoive, ou qu'il donne des fers.
Il en recevra donc ! O Louis ! tes revers
M'apprendront à porter ce pesant diadême,
Dont le poids fut trop lourd à ta faiblesse extrême.
Quand Philippe t'immole, accuse tes vertus ;
Si j'eusse été Louis, il n'existerait plus.
Mais Manuel s'approche... Eh quoi! de son visage,
L'éclat est obscurci par un sombre nuage.
Que vient-il m'annoncer ?...

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS ; MANUEL.

(Manuel entre d'un air rêveur. En voyant Philippe qui s'approche de lui, il se retire.)

PHILIPPE.

Me trompai-je ? il nous fuit !...

MANUEL.

Je fuis...

PHILIPPE.

Quoi ?

MANUEL.

Le remords qui par-tout me poursuit
Depuis que des grandeurs la soif insatiable,
M'a fait de vos desseins le complice coupable.
Pour moi plus de repos ; l'enfer est dans mon sein.
Oui, contre un Dieu vengeur je veux lutter en vain.

D'une horde barbare et par nous soudoyée,
Il peint les attentats à mon ame effrayée.
Philippe, je les vois, tes farouches soldats,
Semant par-tout le meurtre et les assassinats.
Les prisons de Paris regorgeaient de victimes,
Dont les opinions avaient fait tous les crimes.
Que vois-je, infortunés, vos cachots sont ouverts!
Quoi! vous baisez la main qui vient briser vos fers!
Ah! plutôt... Mais déjà le tribunal inique
A prononcé contre eux son arrêt tyrannique.
Les bourreaux sont tous prêts, et cet arrêt fatal
D'un horrible carnage est l'infâme signal.
De morts et de mourrans des montagnes pressées,
De têtes en tous lieux les piques hérissées,
Les cris, le désespoir, et l'horreur et l'effroi:
Ce spectacle terrible est toujours devant moi.
Cette nuit occupé du procès mémorable,
Qui doit se décider dans ce jour redoutable,
Aux plus graves pensées je livrais mon esprit,
De mes sens, malgré moi, le sommeil se saisit.
De Lambale à mes yeux, que glace l'épouvante,
L'ombre dans ce moment tout-à coup se présente;
Non telle qu'on l'a vue en ces jours enchanteurs,
Où l'éclat, la beauté, le luxe et les grandeurs
Remplissaient tous les vœux de son ame enivrée,
Mais l'œil cave et glacé, pâle, défigurée,
Les cheveux hérissés, disputant aux bourreaux
De son corps mutilé les livides lambeaux,

Dégoûtante, en un mot, de sang et de carnage ;
Je reculais. —Arrête ; admire ton ouvrage,
Me dit-elle ; oui, c'est toi dont les cruels desseins
M'ont livrée innocente au fer des assassins.
Je t'avais pardonné ; mais ta fureur impie
De ton roi dans ce jour ose attaquer la vie,
Consommes ton forfait ; je ne puis l'empêcher :
Crois au moins qu'à tes pas je saurai m'attacher.
Constante dans l'excès de ma rage ennemie,
Je serai ton bourreau, je serai ta furie ;
Sur ta tête en tous lieux, et dans tous les instans,
Mon bras, du désespoir, secouera les serpens...
Je m'éveille à ces mots ; mon ame épouvantée,
Sur ces tableaux cruels est sans cesse arrêtée ;
Je ne puis, je l'avoue, en écarter l'horreur.

PHILIPPE.

Repoussez loin de vous une indigne terreur ;
Soyez homme, et chassez jusqu'aux moindres vestiges

(A Marat, à Robespierre, à Manuel.)

De ces fantômes vains, de ses faibles prestiges.
L'heure au Sénat m'appelle ; allons, et suivez-nous.
Les tems sont arrivés, frappons les derniers coups ;
Puis délivré d'un roi qui nous portait ombrage,
Sans crainte et sans remords consommons notre ouvrage.

MANUEL.

Un dessein différent me fait suivre vos pas ;
Si je puis le sauver, il ne périra pas.
Philippe, je renonce aux grandeurs, aux richesses,
Qu'offraient à mes desirs tes infâmes promesses,
Je ne suis vertueux, ni coupable à demi ;
Dès ce jour, vois dans moi ton mortel ennemi.

PHILIPPE.

Nous saurons réprimer l'excès de ton audace;
Crains les proscriptions.

MANUEL.

Je brave ta menace.
Puissé-je à ma patrie, en montrant tes complots,
Epargner un grand crime, épargner de grands maux ;
Sauver la république, après l'avoir trahie,
Périr... et que ma mort fasse oublier ma vie.

(Il sort.)

PHILIPPE, *à Robespierre et à Marat.*

C'en est fait, Robespierre; et Philippe est perdu,

ROBESPIERRE.

Ne vous souvient-il plus que tout nous est vendu.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une des salles de l'appartement du roi dans la tour du Temple. On voit d'un côté la porte d'un cabinet; sur le devant de la scène sont des fauteuils, et une table sur laquelle est un globe.

SCENE PREMIERE.

DEUX COMMISSAIRES DU CONSEIL DE LA COMMUNE.

PREMIER COMMISSAIRE.

TANDIS que de sa vie au Sénat on dispose,
Que fait, dans sa prison, le despote?

DEUXIÈME COMMISSAIRE.

Il repose.

Il repose; et constant dans sa tranquillité,
Son œil fixe la mort avec sérénité.
Cependant l'Assemblée a, presque toute entière,
Emis déjà son vœu sur cette grande affaire;
Et des opinions le partage étonnant,
Laisse encore le doute errer en cet instant.

Je crains que le Sénat, soit faiblesse ou prudence,
De cet impur fléau n'ose purger la France.
Peut-être du trépas, le despote sauvé,
Est, à nous asservir, de nouveau réservé.
Oh! d'un cœur vraiment libre affreuse incertitude!

PREMIER COMMISSAIRE.

Je l'entends; le voici.

SCENE II.

LES PRECEDENS; LOUIS XVI, LE DAUPHIN, deux autres Commissaires sortant du cabinet.

(*Ces deux derniers Commissaires confèrent un instant à part avec les autres. Ils se retirent; et ceux qui restent se tiennent à l'écart.*)

LOUIS, *à son fils.*

REPRENONS notre étude.

(*Ils s'asseyent; LOUIS prend le globe dans sa main.*)

Nous avons vu la France, où régnèrent long-tems
Les Bourbons, le bonheur, les arts et les talens;
Où, sous l'abri sacré d'un gouvernement juste,
De la religion, croissait le cèdre auguste,
Qui, sur ce sol heureux qu'ombrageaient ses rameaux,
Versait du firmament la rosée à grands flots;

Où le citoyen sage, à ses devoirs fidèle,
Toujours de la bonté fut l'aimable modèle,
Et trouvant dans les lois un support assuré,
Acquittait en échange un impôt modéré.
Les tems sont bien changés; la licence effrénée
A souillé cette terre autrefois fortunée;
Et frappant d'un poignard les ministres des cieux,
L'absurde impiété lève un front scandaleux,
La liberté qu'elle offre est la mère du crime :
Tout français doit en être ou complice ou victime.
Aimer son roi, son Dieu, dans ces lieux pleins d'horreurs,
C'est vouloir du martyre obtenir les honneurs.
Mon fils, si du Très-Haut la justice éternelle
A régner sur ces lieux quelque jour vous appelle;
Si, pour exécuter son immuable loi,
Dieu vous condamne, hélas! au malheur d'être roi,
Que jamais l'éclat faux d'une trompeuse gloire
Ne puisse de votre ame écarter sa mémoire;
Et dans tous vos projets invoquez son secours;
Mais de notre leçon ne troublons plus le cours :
Parcourons l'Angleterre.

LE DAUPHIN.

Eh quoi! cette contrée,
Qui porta sur son roi sa main dénaturée :

O ciel ! ses habitans sont donc bien forcenés ?

LOUIS.

Ils le furent, mon fils.

LE DAUPHIN.

Ah ! cher papa, daignez
De ce grand attentat me retracer l'histoire.
Je frémis d'y penser...

LOUIS, *à part.*

Ah! Dieu ! s'il pouvoit croire...
(Il remet le globe sur la table.)
(Haut.)
Ecoutez-la, mon fils ; que cet événement
Reste dans votre cœur gravé profondément.
Charles premier régnait : une révolte impie
Tente de renverser l'antique monarchie ;
Un parlement rebelle, et bravant toute loi,
Sans pudeur à sa barre ose appeler son roi ;
On lui présente, au nom du sénat régicide,
De crimes simulés une liste perfide.
Charles, quoique indigné de cette trahison,
Affaibli par l'horreur d'une longue prison,
A la grandeur du roi joint le sang-froid du sage,
Et de ses assassins sait confondre la rage.
Mais du malheureux prince ils ont juré la mort,
Quatre seigneurs, en vain, d'un généreux accord,
Au péril de leur vie, embrassent sa défense,
Leur vertu fut, hélas! leur seule récompense.

L'arrêt est prononcé ; le héros, sans pâlir,
En apprend la nouvelle et s'apprête à mourir.
(Avec attendrissement.)
Un enfant... de ton âge, est dans son sort funeste
Le seul soulagement, le seul bien qui lui reste.
(Louis prend son fils sur ses genoux et l'embrasse plusieurs fois.)
L'illustre condamné sur ses genoux le prend,
Le couvre de baisers, et dit à cet enfant :
« Demain, pour les anglais, c'est un grand jour de fête,
» O mon fils, de ton père ils vont trancher la tête...
» Sois plus heureux que moi. » Tu pleures, mon cher fils !

LE DAUPHIN.

Il me semble, papa, voir Charles dans LOUIS.
Si j'étais cet enfant, ô ciel !

LOUIS, *vivement ému.*

Que veux-tu dire ?
(à part.)
Il est trop vrai, peut-être, et c'est Dieu qui l'inspire.
(haut.)
Ne m'interrompez plus ; je reprends mon récit.
Le jour fatal arrive ; à l'échafaud conduit,
Charles veut à son peuple en vain se faire entendre,
Lui dire un triste adieu, d'une voix douce et tendre ;

Par

Par ses vils assassins ses accens sont couverts.
Il meurt; des cris joyeux s'élèvent dans les airs.
Le bourreau prend sa tête, et d'un bras parricide,
Il l'élève en criant : *C'est celle d'un perfide.*
Ainsi périt un roi digne d'un meilleur sort;
Cromwel, qui l'immola, vengea bientôt sa mort.
Sous le voile trompeur du républicanisme,
Cet hypocrite adroit parvint au despotisme;
Et tremblant, invisible au fond de son palais,
Sut, d'un sceptre de fer, écraser les anglais.
Il jouit de son crime et de sa perfidie;
Et dans son lit, paisible, il termine sa vie.

LE DAUPHIN.

Un pareil attentat demeurer impuni!
Juste ciel, ton tonnerre était donc amorti !

LOUIS.

Des pleurs de la vertu, des triomphes du vice,
N'accusons pas, mon fils, la céleste justice.
Elle éprouve les bons au milieu des fléaux;
Elle donne aux méchans leurs remords pour bourreaux.
Voyez ici Cromwel entouré de furies,
De ses crimes affreux enfantemens impies,
Ne pouvant à son Dieu montrer que ses forfaits;
Sans amis (les méchans n'en connurent jamais);
Voyant des assassins dans toutes ses victimes,
Exhaler dans la rage et son ame et ses crimes,

Et là, Charles premier, dont l'œil doux et serein,
Fixe de son trépas l'appareil inhumain;
Qui, fort du calme heureux que l'innocence
donne.
Aime encor ses bourreaux, les plaint et leur
pardonne.
Que préfériez-vous, mon cher fils, dites-moi,
Ou le lit de Cromwel, ou l'échafaud du roi?

LE DAUPHIN, *vivement.*

Ah! papa, l'échafaud: la mort n'a rien d'horrible;
La mort du criminel, est la seule terrible.

LOUIS, *transporté de joie.*

Embrasses-moi, mon fils, objet de mon amour;
Graves bien dans ton cœur la leçon de ce jour.

SCENE III.

LES PRECEDENS; LAMOIGNON.
(Il entre d'un air triste et pensif. Le Dauphin et les Commissaires se retirent.)

LOUIS, *à son fils.*

C'EST Lamoignon... Sortez.

SCENE IV.

LOUIS, LAMOIGNON.

LAMOIGNON.

PRINCE, il faut du courage.

LOUIS.

J'en ai.

LAMOIGNON.

Les assassins ont assouvi leur rage,
D'Orléans est vainqueur, et... l'arrêt est porté.

LOUIS.

Tant mieux; je sors enfin de ma perplexité.
Pour moi, depuis long-temps, quel fléau que la vie!
Leur fureur m'en délivre, et mon ame affranchie,
Vers l'immortalité va prendre son essor.

(Il se promène à grands pas. Silence de quelques minutes.)

Peuple ingrat, que j'aimais, que je chéris encor,
Dis-moi, que tai-je fait, et quel démon t'égare,
Jusqu'à verser mon sang par un arrêt barbare?

(Silence encore.)

Mais non; tu fus trompé; je ne t'impute pas
Le mal que, sous ton nom, font quelques scélérats;
Tu n'ès que l'instrument aveugle et déplorable
Les perfides complots d'un mortel exécrable,

D'un serpent qu'en mon sein j'ai toujours réchauffé,
Et qu'un roi défiant eût sans doute étouffé...
Hélas! je lui pardonne; et puisse sur la France,
Ne point de mon trépas retomber la vengeance..
Mon peuple, abreuve-toi, si tu veux, de mon sang;
Mais craint de conquérir à ce prix un tyran.
Si la félicité peut naître au sein du crime,
Que ma mort de tes maux ferme du moins l'abîme,
Frappe-moi; mais sans haine; un jour, ouvre les yeux,
Regrette-moi, mon peuple, aime-moi, sois heureux;
Tels sont les veux derniers que profère ma bouche!

LAMOIGNON, *se jettant à ses pieds.*

O LOUIS; ô mon roi! quel monstre assez farouche,
Pourroit et vous entendre, et ne pas s'attendrir?
A vos genoux sacrés, c'est à moi de mourrir.
Je n'ai pu vous sauver; que fais-je sur la terre?
Quand, du bien, l'honnête homme en son cœur désespère.
Il appelle la mort trop lente à le frapper.
La tombe est le manteau qui doit l'envelopper.

LOUIS, *le relevant.*

O mon cher Lamoignon, ô mon ami fidèle!
Des vertus aux humains conservez le modèle:

Il est trop précieux, dans ce siècle pervers.

SCENE V.

LES PRECEDENS; DESEZE ET TRONCHET.

LOUIS.

Vous venez, chers amis, partageant mes revers,
Dans mes derniers momens, soutenir ma constance.

DESEZE.

Nous venons à votre ame apporter l'espérance.
Le jugement fatal à peine était rendu,
Nous sommes introduits; mon collègue éperdu,
Par sa mâle éloquence étonne l'assemblée.
Quoi, dit-il, d'une voix attendrie et troublée,
Louis est condamné, se peut-il ?... et cinq voix
Enverront à la mort le plus juste des rois !...
Mais l'arrêt est porté; sénateurs inflexibles,
Vos cœurs à la pitié font vœu d'être insensibles !
Qu'à l'intérêt public ils soient au moins ouverts.
Louis est abattu; Louis est dans vos fers;
Il ne saurait vous nuire, et cet auguste ôtage,
D'une profonde paix pourrait être le gage.
Je dis plus, persistez dans votre jugement;
Mais de l'exécuter attendez le moment.
Quand l'Europe à la paix par vos armes forcée,
Sera de vos Etats à jamais repoussée,

Quand votre pavillon sur les mers respecté,
Par-tout impunément sera moins insulté,
Alors, si vous pensez qu'un peuple magnanime
Doive à sa liberté cette illustre victime,
Si la clémence est basse et moins digne de vous,
Frappez; Louis est là, qui ne peut fuir vos coups;
Mais si l'oubli fatal de toute politique,
Osait dicter la mort, dans cet instant critique,
Contre vous toute entière, excitée à-la-fois,
L'Europe écraserait la France de son poids.
Vos soldats pourront-ils, quelque soit leur courage,
De cette masse énorme arrêter le ravage?
N'allez pas de vingt rois, provoquant les fureurs,
Livrer votre patrie aux plus cruels malheurs.
Ainsi parle Tronchet; une terreur soudaine
A frappé les esprits, qu'il calme et qu'il ramène.
Le Sénat d'un surcis sent la nécessité;
Demain ce grand objet doit être discuté.
Nous pourrons réussir, pendant cet intervalle,
A faire révoquer la sentence fatale.
Peut-être vos dangers agitant les esprits,
En faveur de son Roi réveilleront Paris.
Qu'il ose se montrer...

LOUIS, *vivement.*

Ami tendre et fidèle,
Réprimez, croyez-moi, l'excès de votre zèle,

Plutôt que d'exciter les plus légers combats.
J'aimerais mieux souffrir mille et mille trépas.
Du sang de mes sujets je fus toujours avare :
Je ne veux point apprendre à devenir barbare.
Si pour les factieux je suis un ralliement,
Que leurs torches, amis, s'éteignent dans mon sang.

SCENE VI.

LES PRECEDENS; DEUX COMMISSAIRES DE LA COMMUNE.

PREMIER COMMISSAIRE.

QUAND LOUIS condamné va subir son supplice,
Tout défenseur ici n'est plus que son complice.

LAMOIGNON, *avec indignation.*

Son complice!...ah! ce mot convient mal à LOUIS!
Le crime a des fauteurs, la vertu des amis.
Toi qui devrais, des lois organe respectable,
Adoucir leur rigueur, même envers un coupable,
C'est ton Roi que tu viens insulter aujourd'hui!...
Vil insecte!... jamais fus-tu plus loin de lui?

LE MÊME COMMISSAIRE.

Je sais comme on punit un insolent esclave :
Tu connaîtras bientôt mon pouvoir.

LAMOIGNON.

Je le brave.

Par un fer assassin, si mon Roi doit périr,
Le suivre est dans mon cœur le plus ardent desir.
Mais non; votre fureur sera mal assouvie,
Dieu saura conserver sa précieuse vie.
Peuple abusé, ton Roi, grace au ciel protecteur,
Vivra pour ton amour, vivra pour ton bonheur.
Cher prince, ah! permettez qu'à vos pieds que j'embrasse...

LOUIS, *le pressant dans ses bras.*

Illustre et tendre ami, c'est là qu'est votre place.

(à ses trois conseils, en montrant son cœur.)

Tant qu'il respirera, vous y serez toujours.
O vous dont l'amitié vient consoler mer jours.
Généreux défenseurs, dont la noble éloquence
A, malgré les poignards, plaidé pour l'innoceuce,
Certes, pour la sauver, il ne vous manqua rien,
Que de la présenter à des hommes de bien.
Recevez mon adieu... c'est le dernier sans doute,
C'est celui de mon cœur. Ah!... combien il lui coûte...

DESEZE.

Non, prince, espérez mieux, nous nous verrons encore;
Nous l'anéantiront, ce jugement de mort.
Le peuple et le Sénat, d'un accord unanime
Verront, détesteront, répareront leur crime;
Vous nous serez rendu.

LOUIS.

Non, je l'espère peu,
Mais on m'arrache à vous..... Ah! chers amis! adieu.....

(Louis et les commissaires entrent dans le cabinet. Les défenseurs sortent.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

Même décoration qu'à l'acte précédent. Il est neuf heures du matin.

SCENE PREMIERE.

LOUIS, DEUX COMMISSAIRES.

LOUIS.

De témoins importuns, quoi! sans cesse entouré,
Ne puis-je être à moi-même un seul instant livré?
Dans l'état où je suis, un repos salutaire,
Au corps comme à l'esprit est pourtant nécessaire.
Ah! de vos fonctions la triste austérité,
Est-elle incompatible avec l'humanité?

UN COMMISSAIRE.

Non certes, nous sortons; mais quand, par notre absence,
Nous laissons une trève à notre surveillance,
Souffrez que de ce lieu, prudemment visité,
Tout instrument de mort soit par nous écarté.

LOUIS.

Croyez-vous que je puisse, en ma rage insensée,
D'un suicide affreux concevoir la pensée?...
Que je fasse, au mépris des lois de l'Eternel,
D'un homme malheureux, un homme criminel?
Que j'ose, sans son ordre, et bravant sa justice,
Quand ma prison me gêne, en briser l'édifice?
Que je puis, illustré par l'excès du malheur,
De la main des bourreaux, périr avec honneur,
Irai-je, par un crime, avilir ma mémoire!
Non, non : détrompez-vous, si vous l'avez pu croire.
LOUIS, qui, dans son Dieu, met son unique appui,
Demain saura mourir... Et sait vivre aujourd'hui.

DEUXIEME COMMISSAIRE.

O sublime vertu! Le cœur le plus sauvage,
Peut-il, sans l'admirer, entendre ton langage?
Nous vous laissons, LOUIS.

LOUIS.

Mortels compatissans,
J'adresse au ciel pour vous mes vœux reconnais-
sans.

(*Ils sortent.*)

SCENE II.

LOUIS *seul.*

Je puis donc, délivré d'une affeuse contrainte,
Respirer un moment, sans témoins et sans crainte.
Je puis descendre en paix, dans ce cœur déchiré,
Démêler le cahos dont il est entouré ;
Chercher, en écartant tous ces voiles funèbres,
Un fanal nécessaire au milieu des ténébres ;
Déterminer enfin, guidé par la vertu,
L'assiette qui convient à mon être abattu !...
Je me cherche en moi-même : est-ce un rêve, un
délire,
Qui sur mes sens trompés, exerce son empire ?
Hélas! il est trop vrai; l'excès de mon malheur
N'est point d'un songe vain la fugitive erreur.
Oui, LOUIS aux bourreaux, peut-être aujour-
d'hui même.
Doit présenter son front, qu'orna le diadême.
Car je n'embrasse point cet espoir d'un sursis,
Qu'hier m'ont apporté de vertueux amis.

Les tigres, dont la rage immole l'innocence,
Brûlent d'exécuter leur cruelle sentence.
Ils ont soif de mon sang, les plus légers délais
Pourraient de leur fureur renverser les projets.
O France, ô ma patrie, ô terre infortunée!
Quelle va désormais être ta destinée?...
En proie aux scélérats, brûlants de tous les feux,
Qu'allument dans ton sein leurs complots factieux,
Dans les convulsions d'une horrible anarchie!
Ah! je vois expirer ta force anéantie,
Et vingt tyrans bientôt se partager entr'eux,
De ton sein démembré les lambeaux malheureux.
D'un aussi bel Empire, ô destin déplorable!...
Je me le représente en ce tems mémorable,
Où puissant, redouté sur la terre et les mers,
Il semblait à ses lois asservir l'Univers,
Et je l'asservissais!... Et semblable à la foudre,
Un seul de mes regards eût plongé dans la poudre
Ce peuple révolté qui, sur son souverain,
Ose aujourd'hui porter une coupable main!...
Ainsi, de l Eternel les décrets immuables,
Renversent des humains les grandeurs périssables,
Et son bras tout puissant fait tomber quelquefois
Le fer, qn'un fil suspend sur la tête des rois...
Heureux si le destin, auquel je suis en butte,
N'eût entraîné que moi dans ma terrible chûte,
Et

Et si, seul malheureux, seul en proie aux revers,
Les fers de mes parens n'agravaient point mes fers.
O mes enfans! ma sœur! ô ma chère Antoinette!
Pardonnez-moi l'abîme où mon malheur vous jette :
Des captifs, comme moi, vous subissez le sort :
Peut-être, comme moi, subirez-vous la mort.
La mort!... Quoi! ces bourreaux, dans leur sombre vengeance,
Frapperaient l'amitié, la vertu, l'innocence!
Et pour mettre le comble à leurs affreux desseins,
D'un sang si précieux ils rougiraient leurs mains!
Cette idée est affreuse... Une glace mortelle
A navré mes esprits... Je tremble... Je chancelle...
Mes genoux affaiblis se dérobent sous moi.
Qui me délivrera de ce moment d'effroi?
J'entends du bruit, on ouvre. Ah! que vient-on m'apprendre?

SCENE III.

LOUIS, LE MINISTRE DE LA JUSTICE, DEUX COMMISSAIRES DE LA COMMUNE.

LE MINISTRE.

Vous n'avez plus, LOUIS, de sursis à prétendre;

Par le Sénat français, le jugement porté,
Dans une heure au plus tard, doit être exécuté.

LOUIS.

Je vois, sans me troubler, le trépas qu'on m'apprête;
Mais avant qu'aux bourreaux je présente ma tête;
Qu'on me permette au moins de dire dans ce lieu,
A ma triste famille un éternel adieu!

LE MINISTRE.

Elle va s'approcher, et je l'ai prévenue.

LOUIS, *à part.*

Mon cœur, hélas! desire et craint cette entrevue.
(Haut.)
Me refusera-t-on, dans ce fatal moment,
D'un ministre des cieux le secours consolant?

LE MINISTRE.

Daignez fixer un choix, me le faire connaître,
Vos vœux seront remplis.

(Louis s'approche d'une table, écrit le nom et la demeure du prêtre, et remet le billet au ministre.)

Vous l'allez voir paraître.

(Il se retire. Louis se promène quelques momens à grands pas, et se retire dans son cabinet.)

SCENE IV.

DEUX COMMISSAIRES DE LA COMMUNE.

PREMIER COMMISSAIRE.

Au gré de nos projets, je vois tout réussir,
Embrassons-nous, amis, le tyran va périr.
Hier, de ses conseils, l'éloquence importune,
Avait séduit les cœurs et changé sa fortune.
Si Danton, avec art, maîtrisant les esprits,
N'eût fait au lendemain ajourner le sursis,
Le Sénat, oubliant sa grandeur magnanime,
Ravissait à nos coups cette illustre victime.

DEUXIEME COMMISSAIRE.

Je l'ai craint un moment; mais grace au ciel, enfin
Notre pouvoir l'emporte, et n'aura plus de frein;
Si Chambon, si Roland, osent rester en place,
De leurs têtes ils paieront leur indiscrète audace;
Et leur mort apprendra que nous et nos amis,
Seuls de l'autorité, devons être investis.
On vient; c'est du tyran la famille éplorée.

PREMIER COMMISSAIRE.

Bientôt la République en sera délivrée.

(Ils sortent.)

SCENE V.

LOUIS, MARIE-ANTOINETTE, ELISABETH, LES ENFANS DU ROI.

ANTOINETTE.

Ou peut-il être ? ô ciel !...

LOUIS, *sortant du cabinet.*

Qu'entends-je ?...

ANTOINETTE, *l'embrassant.*

Ah, cher époux !

ELISABETH.

Vos enfans, votre sœur, embrassent vos genoux.

(Ils se jettent tous à ses pieds.)

LOUIS, *les releevnt.*

Que vois-je ? est-il possible, ô moment plein de charmes !
Vous m'êtes tous rendus... Quoi ! vous versez des larmes !
Ces mots portent le trouble en vos cœurs éperdus !..
Vous détournez les yeux !... oui, vous m'êtes rendus.
On peut bien m'arracher ma vie infortunée,
Ma vie à tant de maux tristement condamnée ;
Mais lorsque je jouis de vos embrassemens,
Me ravir la douceur de ces derniers momens,

Troubler le calme heureux de mon ame paisible,
Ah! cet effort à l'homme est sans doute impossible.
Il serait trop affreux de perdre, sans retour,
Les objets adorés d'un vertueux amour ;
Mais nous nous rejoindrons, j'en ai la confiance!

ANTOINETTE.

O LOUIS, cette idée est ma seule espérance.
Au milieu des horreurs de mon funeste sort,
Et le jour et la nuit, je desire la mort.
Je la veux, je la cherche, à grands cris je l'appelle.
Ah ! c'est en vain, sa faulx ne sait qu'être cruelle.
Si ma main bienfaisante eût exaucée mes vœux,
Le soleil en ce jour n'eût pas luit pour mes yeux.
Condamnée au tourment, à l'opprobre survivre...
Mon époux me précède, il n'eût fait que me suivre...
Je sais qu'on me destine un trépas infamant,
A de vils tribunaux, livrée indignement,
Il n'est point, je le sais, de supplice et d'outrage,
Que n'aient préparés la vengeance et la rage :
L'instant même en approche, et bien loin que dans moi,
Son image terrible excite quelqu'effroi,
Ce consolant espoir affermit ma constance ;
Mon ame, en s'y livrant, frémit d'impatience...
Quoi ! j'aurai vu couler, versé par la fureur,
Le sang le plus sacré, le plus cher à mon cœur !

A mes yeux éperdus, des hordes forcenées,
Auront de tous les miens tranché les destinées,
Et je pourrais encor sourire à d'autres vœux,
Qu'à ceux de les rejoindre, et de périr comme eux.
Non, non. Ah! du destin, si jamais la clémence;
Remettoit en mes mains les soins de ma vengeance;
Si je pouvois, du meutre épuisant les horreurs,
A mon tour vous frapper, lâches conspirateurs,
Antoinette, à ce prix, pourroit chérir la vie.
Mon fils, si Dieu vous place au rang majestueux,
Où brillèrent long-temps vos augustes aïeux,
Pensez à votre père, et vengez son supplice;
Au bruit du châtiment; que l'Univers frémisse;
Que les peuples tremblans apprennent à jamais
A respecter les rois que le ciel leur a faits.

LOUIS.

Antoinette, ah! bien loin d'allumer dans son ame,
D'une aveugle fureur la criminelle flamme,
Appliquez-vous sans cesse à lui bien enseigner,
Que le grand art des rois est l'art de pardonner;
Que de son peuple un jour il se montre le père:
Cette seule vengeance est digne de me plaire,

ANTOINETTE.

Quel touchant héroïsme! ô LOUIS, cher époux,
Ah! combien Antoinette est moins grande que vous.

Aurois-je, juste ciel, par des excès coupables,
Attiré sur LOUIS les maux dont tu l'accables?
Sur moi seule, grand Dieu, verse tout ton courroux,
Protége l'innocence, et sauve mon époux!

LOUIS.

Chère épouse, écartez cette cruelle image...
Nos maux et mon trépas ne sont point votre ouvrage:
Le ciel a tout conduit, son invisible main
A seule armé le bras qui va percer mon sein.
Aux lois du Tout-Puissant ne soyons point rebelles;
Présentons à ses coups des victimes fidelles.
La vertu sait du sort tempérer la rigueur,
Et du sein des revers fait naître le bonheur.

(Il les embrasse tour-à-tour.)

SCENE VI ET DERNIERE.

LES PRECEDEN'S; LE CONFESSEUR DU ROI, SANTERRE, détachement de la garde nationale.

(Ils se tiennent dans l'enfoncement.)

ANTOINETTE.

CIEL! que vois-je!...

LE CONFESSEUR.

O LOUIS!...

LOUIS.

Approchez - vous, mon père,
Mon cœur vous attendait, c'est en vous que j'espère.
(à Santerre.)
Je vous suis à l'instant... ô ma femme! ô ma sœur!
O mes tendres enfans!... venez tous sur mon cœur:
Recevez les adieux de l'ami le plus tendre!...
(à Antoinette.)
Venez... Elle chancelle, et ne peut plus m'entendre.
Antoinette!...

ANTOINETTE.

J'expire!...

LOUIS.

Ah! reprenez vos sens...
N'ajoutez pas encore à mes affreux tourmens.
Faut-il que ce soit moi, dans ce moment terrible,
Qui cherche à consoler votre cœur trop sensible?
De grace, épargnez-vous des transports superflus..

ANTOINETTE.

O ciel, c'en est donc fait!... Je ne le verrai plus...
(A la garde avec violence.)
C'est vous dont la fureur lâchement effrénée;
Dirige sur son sein votre main forcenée!...
Quoi! vous ne craignez pas que la fondre du ciel
Ne renverse avec vous votre complot cruel,

Et que d'un Dieu vengeur l'éclatante justice
N'apprenne et vos forfaits et votre prompt supplice ;
Mais vous bravez le ciel, et le ciel irrité
Laisse un pouvoir sans frein à la perversité.
Ne pensez pas pourtant que sa foudre endormie,
Toujours de vos projets respecte l'infamie.
Non, non. Un jour viendra que son bras tout puissant
Brisera de vos loîs l'édifice sanglant :
Vous-mêmes, et mon ame en nage dans la joie,
D'un vainqueur furieux vous deviendrez la proie.
Trahis, exterminés, poursuivis en tous lieux,
Privés avec horreur et des eaux et des feux ;
Dieu même, en traits de sang, sur votre front perfide,
Imprimera ces mots : *Fuyez un parricide.*

LE DAUPHIN.

Loin d'irriter des cœurs qu'il faudrait attendrir,
Oh ! maman, laissez-nous le soin de les fléchir !
(A sa sœur.)
Suivez-moi.. Votre frère est sûr de sa conquête.
(Le Dauphin et la jeune Princesse se jettent aux pieds des gardes.)
Ah ! d'un père innocent ne tranchez pas la tête !
Coupez plutôt la mienne...

LA PRINCESSE.

Et puis la mienne...

LE DAUPHIN.

Hélas!

Daignez à l'Assemblée accompagner mes pas...

(Santerre à quelques soldats.)

Emmenez ces enfans...

LE DAUPHIN.

A vos pieds que j'embrasse,

Ne me refusez pas cette dernière grace.

SANTERRE.

Soldats, qu'on les emporte...

(On les emporte.)

ANTOINETTE.

Ah! cruels, arrêtez!...

LOUIS.

Mon fils...

LA PRINCESSE.

On nous sépare...

LE DAUPHIN, *à ses parens.*

Et quoi, vous nous quittez!

(On l'entraîne de force.)

SANTERRE, *à Louis.*

Marchons, il en est tems...

(A quelques soldats, montrant Antoinette et Elisabeth.)

Soldats, veillés sur elles.

ANTOINETTE, *se précipitant sur la garde.*

Non, je puis affronter vos cohortes cruelles.
Entends-moi, cher époux...

ELISABETH.

LOUIS... Mon frère...

LOUIS, *sortant précipitamment.*

Adieu...

ANTOINETTE.

Il nous fuit... Se peut-il?... On l'entraîne... Ah! grand Dieu!
Suivons ses pas... Courons...

(LOUIS disparaît, Antoinette tombe dans le sein d'Elisabeth.)

Je me meurs...

ELISABETH.

Antoinette...

(Elles s'évanouissent l'une et l'autre.)

SANTERRE.

Profitons de l'état où la douleur les jette.
(A quelques soldats.)
Qu'on les transporte ailleurs...
(A sa suite.)
Et nous, sans nul retard
Dans le sein du despote, enfonçons le poignard.

(Ils sortent d'un côté, tandis qu'on emmène Antoinette et Elisabeth de l'autre. LE RIDEAU TOMBE.)

FIN DU TROISIEME ET DERNIER ACTE.

FAITS HISTORIQUE.

Le 21 Janvier 1793, vers les huit heures du matin, on vint avertir Louis que tout était prêt pour son supplice. Il traversa d'un pas ferme la première cour du Temple; en tournant à diverses reprises les yeux vers l'endroit où était renfermée sa famille, on le vit faire un mouvement convulsif, comme pour rappeler sa fermeté, et il se mit dans la voiture avec son confesseur et deux officiers de gendarmerie. Toute la route étoit bordée, sans intervalle, de deux rangs de soldats, sur quatre de hauteur. On remarquoit l'épouvante sur tous les visages: on vit couler des larmes; mais ce fut la seule marque d'intérêt qu'il reçut dans une infortune aussi grande.

Arrivé près de l'échafaud, il acheva ses prières avec une grande tranquillité, descendit de la voiture avec calme, quitta sa redingotte, délia ses cheveux, ôta sa cravate, ouvrit sa chemise pour découvrir son cou et ses épaules, se mit à genoux pour recevoir la dernière bénédiction de son confesseur. Aussi-tôt il se releva et monta sur l'échafaud. Ce fut dans cet instant, que son confesseur se jetta à ses genoux, et élevant les yeux vers lui, s'écria: *Allez, fils de Saint Louis, montez au cieux.*

Louis

Louis demanda à parler au peuple; les trois bourreaux chargés de l'exécuter, lui dirent qu'il falloit avant tout lui lier les mains, et lui couper les cheveux. — *Lier mes mains*, reprit-il un peu brusquement! et se remettant aussi tôt, il leut dit: *Faites ce qu'il vous plaira, c'est le dernier sacrifice.* Lorsque ses mains eurent été liées et ses cheveux coupés, il dit: *J'espère qu'à présent on me permettra de parler.* Il s'avança sur le côté gauche, et dit d'une voix haute et ferme: — *Je meurs innocent des prétendus crimes dont on m'a charges; je pardonne à ceux qui sont la cause de mes infortunes; j'espère même que l'effusion de mon sang contribuera au bonheur de la France. Et vous, peuple infortuné!...* Ici Santerre l'interrompit. Les tambours couvrirent toutes les voix, et l'exécution se fit.

TESTAMENT DE LOUIS XVI (*).

AU NOM DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ, DU PERE, DU FILS ET DU SAINT ESPRIT.

Aujourd'hui vingt-cinquième jour de décembre mil sept cent quatre-vingt-douze, moi LOUIS XVIme du nom, ROI DE FRANCE, étant depuis près de quatre mois enfermé avec ma famille dans la tour du Temple, à Paris, par ceux qui étaient mes sujets, et privé de toute communication quelconque, même depuis le 11 du courant avec ma famille; de plus, impliqué dans un procès dont il est impossible de prévoir l'issue, à cause des passions des hommes, et dont on ne trouve aucun prétexte ni moyens dans aucunes loix existantes; n'ayant que Dieu pour témoin de mes pensées, et auquel je puisse m'adresser; je déclare ici en sa présence mes dernières volontés et mes sentimens.

Je laisse mon ame à Dieu mon créateur; je le

(*) Imprimé sur la copie du citoyen Baudrais, officier municipal, de service au Temple le 21 janvier 1793, qui l'avait transcrite du testament écrit de la main de Louis XVI avant d'apposer les scellés sur les papiers trouvés dans son cabinet, papiers qui ont été remis à la commune de Paris.

prie de la recevoir dans sa miséricorde; de ne pas la juger d'après ses mérites, mais par ceux de notre Seigneur Jésus Christ, qui s'est offert en sacrifice à Dieu son père, pour nous autres hommes, quelqu'indignes que nous en fussions, moi le premier.

Je meurs dans l'union de notre sainte-mère l'église catholique, apostolique et romaine, qui tient ses pouvoirs, par une succession non interrompue, de Saint-Pierre, auquel Jésus Christ les avait confiés : je crois fermement et je confesse tout ce qui est contenu dans le symbole et les commandemens de Dieu et de l'Eglise, les sacremens et les mystères, tels que l'Eglise catholique les enseigne et les a toujours enseignés.

Je n'ai jamais prétendu me rendre juge dans les différentes manières d'expliquer les dogmes qui déchirent l'Eglise de Jésus-Christ; mais je m'en suis rapporté et rapporterai toujours, si Dieu m'accorde la vie, aux décisions que les supérieurs ecclésiastiques, unis à la sainte Eglise catholique, donnent et donneront, conformément à la discipline de l'Eglise, suivie depuis Jésus-Christ. Je plains de tout mon cœur nos frères qui peuvent être dans l'erreur; mais je ne prétends pas les juger, et je ne les aime pas moins tous en Jésus-Christ, suivant ce que la charité chrétienne nous enseigne. Je prie Dieu

de me pardonner de tous mes péchés ; j'ai cherché à les connaître scrupuleusement, à les détester et à m'humilier en sa présence : ne pouvant me servir du ministère d'un prêtre catholique, je prie Dieu de recevoir la confession que je lui en ai faite, sur-tout le repentir profond que j'ai d'avoir mis mon nom (quoique cela fût contre ma volonté), à des actes qui peuvent être contraires à la discipline de l'Eglise catholique, à laquelle je suis toujours resté sincèrement uni de cœur. Je prie Dieu de recevoir la ferme résolution où je suis, s'il m'accorde la vie, de me servir, aussi-tôt que je le pourrai, du ministère d'un prêtre catholique, pour m'accuser de tous mes péchés, et recevoir le sacrement de pénitence.

Je prie tous ceux que je pourrois avoir offensé par inadvertance (car je ne me rappelle pas d'avoir fait sciemment aucune offense à personne) ou ceux à qui j'aurois pu avoir donné de mauvais exemples ou des scandales, de me pardonner le mal qu'ils croient que je peux leur avoir fait.

Je prie tous ceux qui ont de la charité d'unir leurs prières aux miennes, pour en obtenir le pardon de mes péchés.

Je pardonne de tout mon cœur à ceux qui se sont fait mes ennemis sans que je leur ait donné

aucun sujet, et je prie Dieu de leur pardonner, de même qu'à ceux qui, par un faux zèle, ou par un zèle mal-entendu, m'ont fait beaucoup de mal.

Je recommande à Dieu ma femme, mes enfans, ma sœur, mes tantes, mes frères, et tous ceux qui me sont attachés par les liens du sang, ou par quelqu'autre manière que ce puisse être; je prie Dieu particulièrement de jetter des yeux sur ma femme, mes enfans et ma sœur, qui souffrent depuis long-temps avec moi; de les soutenir par sa grace, s'ils viennent à me perdre, et tant qu'ils resteront dans ce monde périssable.

Je recommande mes enfans à ma femme; je n'ai jamais douté de sa tendresse maternelle pour eux : je lui recommande sur-tout d'en faire de bons chrétiens et d'honnêtes gens, de ne leur faire regarder les grandeurs de ce monde-ci (s'ils sont condamnés à les éprouver), que comme des biens dangereux et périssables, et de tourner leurs regards vers la seule gloire solide et durable de l'éternité. Je prie ma sœur de vouloir bien continuer sa tendresse à mes enfans, et de leur tenir lieu de mère, s'ils avoient le malheur de perdre celle qu'ils ont.

Je prie ma femme de me pardonner tous les maux qu'elle souffre pour moi, et les chagrins

que je pourrois lui avoir donnés dans le cours de notre union, comme elle peut être sûr que je ne garde rien contre elle, si elle croyoit avoir quelque chose à se reprocher.

Je recommande bien vivement à mes enfans, après ce qu'ils doivent à Dieu, qui doit marcher avant tout, de rester toujours unis entre eux, soumis et obéissans à leur mère, et reconnaissans de tous les soins et les peines qu'elle se donne pour eux; et en mémoire de moi, je les prie de regarder ma sœur comme une seconde mère. Je recommande à mon fils, *s'il avoit le malheur de devenir Roi, de songer qu'il se doit entièrement au bonheur de son peuple*; qu'il doit oublier toute haine et tout ressentiment, et nommément tout ce qui à rapport aux malheurs et aux chagrins que j'éprouve; qu'il ne peut faire le bonheur de ses sujet qu'en régnant suivant les loix; mais en même - temps qu'un roi ne peut les faire respecter, et faire le bien qui est dans son cœur, qu'autant qu'il a l'autorité nécessaire, et qu'autrement, étant lié dans ses opérations, et n'inspirant point de respect, il est plus nuisible qu'utile.

Je recommande à mon fils d'avoir soin de toutes les personnes qui m'étoit attachées, autant que les circonstances où il se trouvera lui

en donneront les facultés, de songer que c'est une dette sacrée que j'ai contractée avec les enfans ou les parens de ceux qui ont péri pour moi, et ensuite malheureux pour moi : je sais qu'il y a plusieurs personnes, de celles qui m'éttoient attachées, qui ne se sont pas conduites comme elles devoient, et qui m'ont même montré de l'ingratitude ; mais je le leur pardonne (souvent dans les momens de trouble et d'effervescence, on n'est pas le maître de soi.) Et je prie mon fis, s'il en trouve l'occasion, de ne songer qu'à leurs malheurs.

Je voudrois pouvoir témoigner ici ma reconnoissance à ceux qui m'ont montrés un véritable et désintéressé attachement ; d'un côté si j'étois sensiblement touché de l'ingratitude et de la loyauté de gens à qui je n'avois jamais témoignés que des bontés, à eux ou à leurs parens ou amis ; de l'autre, j'ai eu de la consolation à voir l'attachement et l'intérêt gratuit que beaucoup de personnes m'ont montrés ; je les prie d'en recevoir tous mes remercimens dans la situation où sont encore les choses.

Je craindrais de les compromettre, si je parlais explicitement ; mais je recommande spécialement à mon fils de chercher les occasions de pouvoir les reconnaître.

Je croirais calomnier cependant les sentimens

de la nation, si je ne recommandais ouvertement à mon fils, MM. de CHAMILLY et HUE, que leur véritable attachement avait porté à s'enfermer avec moi dans ce triste séjour, et qui ont pensé en être les malheureuses victimes. Je lui recommande aussi Cléry, des soins duquel j'ai eu tout lieu de me louer depuis qu'il est avec moi.

Je pardonne encore très-volontiers à ceux qui me gardaient à vue les mauvais traitemens et les gênes dont ils ont cru devoir user envers moi. J'ai trouvé quelques ames sensibles et compatissantes; que celles-là jouissent dans leurs cœurs de la tranquillité que doit leur donner leur façon de penser.

Je prie MM. MALESHERBES, TRONCHET et DE SEZE de recevoir ici tous mes remercimens et l'expression de ma sensibilité, pour tous les soins et les peines qu'ils se sont donnés pour moi.

Je finis en déclarant devant DIEU, et prêt à paroître devant lui, que je ne me reproche aucun des crimes qui sont avancés contre moi.

FAIT double à la tour du Temple, le 25 Décembre 1792.

Signé LOUIS.

Et plus bas: *BAUDRAIS, Officier municipal et envoyé à la Commune de Paris.*

LE MARTYRE

DE

MARIE-ANTOINETTE,

D'AUTRICHE,

REINE DE FRANCE.

PERSONAGES.

LE PRESIDENT DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC.

LES MEMBRES DU COMITE (à l'exception de Barrère, Robespierre et Danton.)

UN DEPUTE DU DEPARTEMENT DE LAINE.

DANTON.

ROBESPIERRE.

BARRÈRE.

UN MINISTRE.

UN JACOBIN.

LE ROI.

LA REINE.

MADAME ROYALE.

MADAME ÉLISABETH.

LE MAIRE DE PARIS ET SES GARDES.

SIMON.

L'ACCUSATEUR PUBLIC.

UN GARDE DU TEMPLE.

LA SUIVANTE DE LA REINE.

SANTERRE.

LE GEOLIER.

UN ENVOYE DE SANTERRE.

UN INCONNU.

UN SANS-CULOTTE.

TRONSON.

UN ROYALISTE.

UN CONSTITUTIONNEL.

UN VIEILLARD.

LE MARTYRE DE MARIE-ANTOINETTE, REINE DE FRANCE.

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le sallon d'assemblée du comité de Salut public.

SCÈNE I.

LE PRESIDENT DU COMITE DE SALUT PUBLIC, LES MEMBRES DU COMITE (*à l'exception de* BARRÈRE, ROBESPIERRE *et* DANTON), UN DEPUTE DU DEPARTEMENT DE L'AINE.

LE DÉPUTÉ.

GÉNÉREUX citoyens, dont l'adroite prudence
Doit fixer à jamais les destins de la France :

Cobourg et ses guerriers, s'avançant à grands pas,
Nous donnent à choisir Louis ou le trépas.
Déjà nos ennemis, encourageant les traîtres,
De Condé, sans combat, se sont rendus les maîtres.
Envoyé dans ces lieux, par le département,
Pour apprendre aux Français ce triste évènement;
Je cherche près de vous des conseils nécessaires,
Vous, du salut public secrets dépositaires.
Paroîtrai-je au Sénat? Peindrai-je des malheurs
Qui pourroient ébranler nos zélés défenseurs?
Instruisez-moi: parlez.

UN MEMBRE DU COMITÉ.

Dans ce cruel ravage,
Du perfide Custine appercevez l'ouvrage.
L'infâme commandoit d'invincibles soldats,
Vautours nés pour le sang, et cherchant les combats:
Il devoit attaquer et vaincre avec ses braves:
L'homme libre, en tout tems, fit trembler les esclaves.
L'ami de Dumouriez, citoyens, nous trahit:
L'impunité d'un chef au crime enhardit:
Qu'il périsse, en frappant sauvons la république.
Ordonnons.

LE PRESIDENT.

Arrêtez: votre zéle civique,
Dans sa bouillante ardeur, se livrant à l'éclat,
Ne pourroit qu'avancer la perte de l'Etat.

Custine est éloigné : sa dangereuse absence
Exige, en ce moment, le plus profond silence.
(*Au Député.*)
N'allez point au Sénat : par notre comité.
Il apprendra bientôt l'exacte vérité

LE DÉPUTÉ.

J'obéis, citoyens, à vos ordres suprêmes.

SCÈNE II.

LE PRÉSIDENT, LES MEMBRES DU COMITÉ.

UN MEMBRE AU PRÉSIDENT.

Vous paroissez tranquille, et nos maux sont extrêmes.

LE PRÉSIDENT.

Le malheur est un bien, quand l'homme l'a prévu.
Il le falloit... à tout Robespierre a pourvu...
Ecoutez : mais sur-tout, que votre ame timide
Se garde d'arrêter notre marche homicide.
Commettons des forfaits, ou nous sommes perdus.
Capet est immolé... mais ses nobles vertus
Survivent à sa cendre ; et sans doute la France
De cet assassinat voudra tirer vengeance.
Déjà de la révolte on a vu l'étendart,
L'infâme drapeau blanc flotter de toute part.

Gaston, à la Vendée, inspirant son courage,
Y forme des soldats : son séduisant langage
Oppose l'héroïsme à leur timidité ;
Ils marchent sur ses pas avec docilité.
Plus d'une fois son bras, maîtrisant la victoire,
A de nos bataillons anéanti la gloire.
S'il n'est pas arrêté, vous verrez dans Paris,
Raparoître bientôt et le trône et les lys....
Laissons, laissons Cobourg attaquer nos murailles,
Qu'il force des cités ; qu'il gagne des batailles ;
Notre dernier soldat est l'égal de Villar,
Il saura triompher dans le camp de César.
Frédéric, immobile aux portes de Mayence,
Ne balancera point les destins de la France.
Le Sarde est abattu. L'Espagnol indolent ;
Pour faire des progrès, dans sa marche est trop lent.
La Suisse, à nos genoux humblement prosternée,
A demandé la paix... L'Europe consternée
Avec reconnoissance acceptera nos lois,
Quand nous aurons détruit les esclaves des rois.
La liberté l'exige : immolons des victimes...
Elle cesse au moment où nous cessons les crimes.

UN MEMBRE.

Mais enfin si Custine à trahi le Sénat ;
Si, comme Dumouriez, il a livré l'Etat ;
S'il pouvoit de Cobourg culbuter les phalanges ;
Marcher jusqu'à Mastricht....

LE PRÉSIDENT.

Vos soupçons sont étranges.
Custine en vrai guerrier par-tout a combattu,

UN MEMBRE.

Oui : mais par-tout aussi Custine fut battu.

UN AUTRE MEMBRE.

Nous devons publier, et le peuple doit croire,
Que sa fuite à Mayence étoit une victoire.

LE PRÉSIDENT.

Hé quoi !... la liberté du sang d'un seul mortel
Verroit-elle arroser son chancelant autel ?
Dans ce pressant danger doit-elle être muette,
Et ne pas s'opposer à l'espoir d'Antoinette?...
Elle dit à son fils, qu'un jour il sera roi,
Qu'il doit venger son père, et regner par la loi.
S'ils vivent... je frémis... le plus dur esclavage
De nos républicains deviendra le partage :
Etouffons à jamais la race de Capet.

UN MEMBRE.

Etendons les bienfaits de ce noble projet.
Frappons, exterminons cette fière noblesse,
Dont l'ame s'agrandit au sein de la détresse,
Qui, n'ayant d'autre bien aujourd'hui que son sang.
Pour le jeune Louis l'expose et le répand.
Nos décrets ont proscrit les prêtres fanatiques,
Ceux que Rome soutient et dit apostoliques :

Le peuple nous résiste, en voyant leurs vertus.
Ne souffrons dans l'état que des cœurs corrompus,
Jusque dans les rochers ordonnons une enquête;
Et puisse le dernier enfin perdre la tête !...
Que, la torche à la main, nos gendarmes... Danton
A-t-il trouvé les plans de quelque trahison ?
Il vient.

SCÈNE III.

LES MÊMES; DANTON.

DANTON.

AH ! citoyens, contre nous tout conspire...
Oui, tout; même Wimphen méconnoît notre empire.
Ce traître refusant d'obéir à la loi,
Veut marcher sur Paris, venger Brissot.

UN MEMBRE.

Eh quoi !
Il n'est pas arrêté ?

DANTON.

Non. Notre commissaire
Vouloit exécuter cet ordre nécessaire.
« Le plus fort, dit Wimphen, obéit quand il veut :
» Le soldat est instruit, et sait tout ce qu'il peut. »

Déjà le Calvados, se disant république,
Etablit pour lui seul une force publique.
Nos députés, proscrits aux sots départemens,
Inspirent la fureur de leurs ressentimens.
Le parti Girondin se leve et nous menace :
Il faut, ou l'écraser, ou céder notre place.
Le tems presse. Hâtons-nous.

UN MEMBRE.

Quelle precaution,
Dans ce pressant danger, prend la convention ?

DANTON.

Sur notre comité le Sénat se repose,
Et décrète en tremblant les moyens qu'il propose.
Mais le peuple se lasse : et peut-être aujourd'hui
Seroit-il dangereux de s'appuyer sur lui.

UN MEMBRE.

De nouveaux attentats deviennent nécessaires.
Répandant dans Paris des craintes salutaires,
Annonçant sourdement la disette du grain,
Faisons que l'un à l'autre on s'arrache le pain.
Dans cette extrêmité, le riche inexorable,
Refusant son argent, deviendra condamnable :
S'il consent à donner, maître de son trésor,
Nous pouvons espérer : rien ne résiste à l'or.

LE PRÉSIDENT.

Croyez-vous que Wimphen, autrefois notre ami,
Deviendra vertueux, étant notre ennemi !

L'honneur est le flambeau des fiers aristocrates :
Mais l'intérêt préside aux vertus démocrates...
Robespierre s'avance : Ah ! son regard affreux
Annonce, citoyens, quelque récit facheux :
Voyez comme il est sombre.

SCÈNE IV,

LES MÊMES; ROBESPIERRE.

ROBESPIERRE.

A Frédéric Mayence.
Vient de rendre ses clefs, malgré notre défence.

UN MEMBRE.

Seize mille soldats ne l'ont pas défendu ?

ROBESPIERRE

Sans brêche, sans assaut, les traîtres l'ont rendu.
Valenciennes bientôt imite cette exemple.

UN MEMBRE.

Trois villes dans un mois !... et Custine contemple,
Sans frapper aucun coup, nos ennemis vainqueurs!

ROBESPIERRE.

De Gaston, de Wimphen les conseils séducteurs
Renversent dans Lyon la liberté naissante :
Cette ville a parlé : sa voix est menaçante.

Nous voyons échapper Marseille et Toulon,
Et nos braves soldats sont chassés d'Avignon.
Que vous dirai-je enfin? nos malheurs sont extrêmes.

UN MEMRRE.

Insensés ! nous voulions briser les diadêmes,
Assassiner les rois, et les rois couronnés
Vengeront l'univers !

ROBESPIERRE.

Nous sommes menacés !...
Que la torche funèbre, épouvante la France,
L'assure à notre empire.

UN MEMBRE.

Une vaine espérance
Nous flatte trog long-tems.

ROBÈSBIERRÉ.

Dans l'abîme avec nous, sachons tout engloutir.
Barrère, éclairez-nous.

SCENE V.

LES MÊMES; BARRÈRE.

BARRERE

Sur nos têtes, l'orage..,
Autour de nous, la mort... dans nos cœurs, le courage.

Exécrable forfait !... l'infortuné Marat
Succombe sous les coups d'un lâche assassinat.

UN MEMBRE.

Ce meurtre est un complot des traîtres royalistes.

BARRERE

Non. Ils sont vertueux... Brissot, les Girondistes,
Disciples trop instruits par le club Jacobin,
Ont formé dans le sexe un perfide assassin.
Marat finit ses jours !... ah ! tremblons pour les nôtres :
Du crime, autant que lui, nous fûmes les apôtres.

LE PRÉSIDENT.

Il est tems, citoyens, de joindre à nos travaux,
Pour calmer les Français, quelques desseins nouveaux :
Délibérons.

BARRÈRE.

Pesez les différens décrets
Que j'établis pour base à mes vastes projets ;
Ou plutôt, citoyens, l'infortune publique,
Présente un vaste champ à notre politique,
Le Sénat abaissé, nous devenons plus grands.

ROBESPIERRE.

De cet espoir flatteur quels seroient vos garans !

BARRERE.

Du Sénat stupéfait l'aveugle déférence
Qui reçoit nos décrets avec obéissance.

Que notre marche, grande en son obscurité,
L'assujettisse au plan de notre comité.
Unissons nos efforts

UN MEMBRE.

Expliquez-vous, Barrère
Dans tout votre discours je vois un grand mystère.

BARRERE.

Ecoutez : (le secret, pour vous, est un devoir.)
Sur cette horde infâme usurpons le pouvoir.
Partageant, entre nous, la suprême puissance,
Nous périrons ensemble, ou sauverons la France.
Avez-vous oublié que le triumvirat
Mit Rome dans les fers, ainsi que le Sénat!
Marius et Sylla furent ce que nous sommes :
N'ont-ils pas répandu le plus pur sang des hommes!
Devenus tout-puissans par la proscription,
Il firent respecter leur domination ;
Et flattant avec art l'orgueil de l'indigence,
Ils surent s'enrichir des biens de l'opulence.

ROBESPIERRE.

Depuis deux ans, mon cœur méditoit en secret
Et n'osoit exposer cet important projet.
Mais, quels son vos moyens, citoyens, prenez garde.
Que le peuple inquiet, en tous lieux nous regarde.
Son œil est attentif ; et tous nos mouvemens
Deviennent le sujet de ses raisonnemens.

BARRERE.

Du Français avili, qu'avez-vous donc à craindre?
Réduit à se cacher, osera-t-il se plaindre?

UN MEMBRE.

Il peut changer.

BARRERE.

Il fut, dès le commencement,
De notre cruauté le servile instrument.
Des ames, de carnage et de sang altérées,
Par des remords tardifs ne sont point déchirées.
Danton et Robespierre, allez aux Jacobins;
Parlez, encouragez, assurez nos desseins:
Demandez, pour Marat, une prompte vengeance.
D'un deuil universel couvrez toute la France.
Que la Vendée en feu, devenant un désert,
Soit enfin le tombeau de quiconque la sert.
Que Custine, à leurs yeux, paroîsse comme un traître.
Qui se joint à Cobourg, pour nous donner un maître,
Qui, sans aucun talent, conduisant les soldats,
Les a fait égorger au milieu des combats
Soutenez que Condé, Valenciennes, Mayence,
Par ses perfides soins, ont été sans défence;
Qu'ami de Dumouriez, il a trahi l'Etat;
Qu'il doit, pour le sauver, périr avec éclat.

UN MEMBRE

Peut-être le soldat exige sa présence ?

BARRERE.

Le soldat effréné gardera le silence.
Nul devoir du soldat envers le général,
Quand il ne voit en lui, qu'un homme son égal...
Le reste est mon affaire ; et Marie-Antoinette,
Périra sous l'effort de ma rage discrette.

LE PRÉSIDENT.

Puissiez-vous, à son fils portant les mêmes coups,
Joindre l'un à son père, et l'autre à son époux!

ROBESPIERRE.

Allons aux Jacobins préconiser Barrère.

DANTON.

Son plan réussira.

BARRERE.

Si vous savez vous taire.

SCÈNE VI.

LES MÊMES (*à l'exception de* ROBESPIERRE ET DANTON, UN MINISTRE.

BARRÈRE.

LE Ministre pensif précipite ses pas.
Que vient-il nous apprendre ?

LE MINISTE.

Ah ! je ne pensois pas,
Que le peuple, à Paris, affectant l'arrogance,
Eût pour le bien public autant d'indifférence.

LE PRESIDENT.

Pourquoi nous allarmer par de vaines terreurs?

LE MINISTRE.

Prévenez, ou bientôt vous verserez des pleurs:
Des hommes inconnus, à Louis, à sa mère,
Proposent de leurs bras le secours salutaire.
Le riche citoyen semble vouloir un roi :
On entends des clameurs : Paris, saisi d'effroi,
Veut peut-être en ce jour du fond de sa retraite,
Pour nous tyranniser, retirer Antoinette.

BARRERE.

Et sans doute placer sur le trône un tyran,
Objet d'horreur pour moi, quoiqu'il soit un enfant?

LE MINISTRE.

Des grouppes trop nombreux environnent le Temple.
Le peuple stupéfait est là qui les contemple,
Il écoute, il admire un perfide orateur
Qui glisse le poison jusqu'au fond de son cœur.
J'ai vu couler des pleurs j'en conçois les allarmes.

BARRERÈ.

Laissez, laissez couler ces impuissantes larmes.

D'un

D'un enfant courroucé, l'énergique soupir
Exprime son danger son stérile desir.
Rassurez-vous ; les pleurs annoncent la foiblesse.
Le peuple gémissant déplore sa détresse ;
Mais il chérit toujours la douce liberté.

LE MINISTRE.

Je le crois : cependant je crains la majesté
D'un discours séducteur. Si le destin conspire,
Bientôt la France entière échappe à notre empire.
Je me suis approché... hélas !... qu'ai-je entendu?
Je tremble... je frémis... le Sénat est perdu...
Il disois: « L'heure sonne, et le moment s'avance,
» Où, défendant mon roi, je défends l'innocence.
» J'irai dans ces climats que le cri de l'honneur
» Peut encore émouvoir. Avec combien d'ardeur,
» Ces hommes, ces héros que produit la Bretagne,
» Entraînés par Gaston, et quittant la campagne,
» Forceront les cités à connoître leur roi,
» A rétablir de Dieu la véritable foi ! »

LE PRESIDENT.

Mais que disoit le peuple ?

LE MINISTRE.

Il étoit immobile.

BARRERE.

Ils n'éclaireront pas cette race imbécile.
Tout est prévu. Sachez que ces fiers orateurs
Sont du club des Jacobins les plus grands zélateurs:

Ils offrent un appas aux bons arristocrates,
Qui viendront se livrer : ... Nos rusés démocrates ;
Se baignant dans leur sang , par un dernier effort,
Pourront de leur empire éterniser le sort.
De leurs discours trompeurs souffrez donc la licence.
Tout va bien, croyez-moi : tout, jusqu'à la démence
Du peuple dépravé , seconde nos projets :
Je vois dans mes égaux , maintenant , des sujets.

LE MINISTRE.

Ah ! puisse le succès combler votre espérance ?

BARRERE.

Citoyens , supposons , que moitié de la France,
Succombant sous nos coups , aux siècles à venir,
Offre de nos forfaits le brillant souvenir ;
Que le cultivateur en remuant la terre,
Arrache de son sein les restes de son père ;
Que la veuve indigente appelle son époux,
Victime qu'immole notre juste courroux ;
Que tous les monumens soient réduits en poussière;
Que nous fassions enfin , un vaste cimitière...
Mon ame s'agrandit.... ce spectacle enchanteur
Imprime ses attraits jusqu'au fond de mon cœur.
Plus ces débris sont grands , plus grande est notre gloire.
C'est de la liberté la sublime victoire,

LE PRESIDENT

Des rivières de sang n'assurent pas vos lois,
Si vous laissez survivre un rejetton des rois.

Faites mourir le fils, exterminez la mère
Qui porta dans son sein un tyran pour la terre.

UN MEMBRE.

Le succès des combats fixé par le hasard,
A notre vœu commun apporte du retard :
Car, si la liberté devient une chimère,
Je ne veux, pour elle, expirer de misère.
Que le glaive sur eux demeure suspendu ;
Attendons pour frapper que nous ayons vaincu.
Sans mystère, aujourd'hui, devant vous je m'explique :
Par le sang, par le feu, sauvons la république ;
Mais, si tous nos efforts ne réussissent pas,
Songeons à préserver nos têtes du trépas.
Antoinette, long-tems de tourmens fatiguée,
Sera facilement par nos cris subjuguée.
Publiant les premiers notre soumission,
Elle ouvrira son cœur à la compassion,

LE MINISTRE.

En effet cette femme a l'ame généreuse :
Mais est-elle sans crime, étant trop vertueuse !...
Pourquoi conserve-t-elle une religion,
Proscrite par les loix de la Convention ?
Pourquoi penser toujours qu'elle fût souveraine,
Et ne pas accepter le rang de citoyenne !

LE PRESIDENT.

Hé quoi! vous balancez ! quiconque à des aïeux
Pour les hommes égaux est toujours dangereux.

La vertu n'est qu'un nom : la naissance est un
crime.
Immolez Antoinette, ou Louis nous opprime.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; UN JACOBIN.

BARRERE, *au Jacobin.*

Quelle est la volonté du club des Jacobins ?
Pouvons-nous espérer.

LE JACOBIN.

Les plus heureux destins.
Robespierre et Danton, opèrent des merveilles.
Des hurlemens affreux ont frappé mes oreilles.
En tigres altérés, ils demandent du sang :
Cette brûlante soif passe de rang en rang.
Tout homme qu'on suspecte est déclaré coupable.
Voilà du tribunal la règle invariable.
On veut que d'Antoinette on sépare Louis,
Et qu'à la guillotine on la traîne aujourd'hui.

BARRERE.

Ainsi dans tous les tems, par des discours atroces,
Les peuples ont conçu des sentimens féroces.
Profitons du moment : rendons-nous au Sénat ;
Que son décret ordonne un nouvel attentat.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

Le Théâtre représente le sallon de l'appartement que la Famille royale occupoit au Temple

SCÉNE I.

LE ROI, LA REINE, Mme. ROYALE.

LA REINE.

Approchez mes enfans ; voyez dans votre mère
Les restes languissans d'une affreuse misère.
Sur un front silloné, mes cuissantes douleurs,
Du sort le plus funeste impriment les horreurs.
D'une triste existence épuisant l'amertume,
Je nourris dans mon sein un feu qui me consume.

MADAME ROYALE.

Ah ! maman ! ah vivez ! vous aurez notre amour,

LA REINE.

Lui seul, mes bien-aimés, dans ce triste séjour,
Par vos embrassemens, peut étouffer mes larmes;
Mais il ajoute encor à mes justes allarmes...

Le plus parfait des rois, par la main d'un bourreau,
Au nom de ses sujets descendit au tombeau.
Votre père n'est plus... je périrai de même,
Puisque j'ai partagé l'éclat du diadême....
De ce peuple efréné la constante fureur,
Par mille cruautés, prolonge ma douleur :
Mais, dans mon cœur brisé, la nature expirante
Me montre de la mort l'image consolante.
Enfant trop malheureux !.. quel sera votre sort?...
Mon fils, d'un œil serein envisageant la mort,
Je puis, par mes conseils, éclairer ton enfance.
Soumets-toi, sans murmure, à cette providence,
Dont les sages décrets sont cachés aux mortels.
Le Sénat du vrai Dieu renversa les autels :
Crois en lui mon chers fils, observe sa loi sainte :
Supporte tes malheurs sans foiblesse et sans plainte.
Si le sceptre en tes mains doit retourner un jour,
Fait cueillir aux Français les fruits de ton amour :
Qu'ils soient heureux. D'un roi la sublime vengeance
Ne punit les forfaits que par la bienfaisance.
Sans foiblesse, des loix exact observateur,
Bannis de tes conseils le vil adulateur.
Le sang des bons Français a coulé pour ton père ;
Il coule pour son fils, il coule pour ta mère :
Combien, dans les combats, par un dernier effort,
Voulant nous délivrer, ont rencontré la mort ?
Ah ! mon fils !... souviens-toi, dans les jours de ta gloire,
De consacrer leurs noms au temple de mémoire.
De ton père immolé voilà le testament :
Apprends sa volonté, médite-le souvent...

O cœur de mon époux ! cœur grand et
magnanime !...
Il pardonne à son peuple !... Immortelle victime,
Puissé-je, comme toi, jusqu'au dernier moment,
Conserver la vertu dans mon cœur innocent !...
Ma fille, dans ton ame imprime la sagesse :
D'innombrables dangers menacent ta jeunesse.
Descendante des rois, que cette dignité
Te préserve à jamais de toute égalité.
Ma fille, tu naquis auprès du diadème :
A l'avilissement préfère la mort même.

(*Le Roi et madame Royale baisent les mains de leur mère.*)

LE ROI.

O ma tendre maman !

LA REINE

Vous répandrez des pleurs !
Ah ! votre affliction ajoute à mes douleurs....
Ma sœur est avec vous : qu'elle soit votre mère...
Elisabeth ! ô toi, le soutien de ton frère !
Toi qui, dans ta douleur, faisant un saint effort,
Comme un bienfait du ciel, lui présenta la mort !
Viens ; ah ! viens dans mes bras, Antoinette
t'appelle ;
Ah ! viens la consoler dans sa peine cruelle ;

MADAME ROYALE.

Mon aimable maman, devons-nous l'avertir ?

LA REINE.

Oui, mes enfans, allez.

SCENE II.

LA REINE *seule.*

Trop funeste avenir !
Quel destin vous poursuit ?... innocentes victimes!..
Je vous vois malheureux, et vous êtes sans crimes...
Que leurs cœurs, ô mon Dieu, dociles à ta foi,
Marchent dans les sentiers de ta divine loi?...
Un Roi dans les cachots!... un Roi dans son enfance,
Objet infortuné des fureurs de la France!...
Mais celui qui craint Dieu n'est-il pas l'ennemi
De ces hommes pervers que l'enfer a vomi?...
Oui, j'ai vu dans leurs yeux étinceler la rage ;
Leurs bras ensanglantés poursuivre le carnage;
Mes gardes égorgés, expirans sous mes yeux,
Et couvrant de leurs corps ma fuite de ces lieux :
En triomphe à Paris j'ai vu porter leurs têtes;
Le peuple avec fureur célébrer ces conquêtes ;
Et l'infâme Bailli, qui disoit à son Roi :
« Tu n'est que mon égal : le peuple est plus que toi.... »
Mille fois de la mort envisageant l'image,
Je ne puis la trouver dans un long esclavage....
Monstres, couverts de sang de mon auguste époux,
Tremblez.... d'un Dieu vengeur le trop juste courroux :

Lassez de vos forfaits, aussi prompt que la foudre
Réduira vos maisons et vos cités en poudre....
Qu'ai-je dit? Ah! pourquoi ma profonde douleur
Exprime-t-elle un vœu démenti par mon cœur?
Dieu de miséricorde, oubliant ta justice,
Sur le peuple Français, jette un regard propice:
Qu'avec sincérité, revenant à ta loi,
Il confesse son crime, et connoisse son roi....
Le passé, le présent, l'avenir, tout m'agite.

SCENE III.

LA REINE, MADAME ÉLISABETH.

LA REINE.

MA chère Elisabeth!... Cette race est maudite...
Dans le sang innocent elle a trempé sa main.
Son arrêt est écrit dans celui de Caïn...
L'éternel l'a proscrit... errante sur la terre,
On la verra traîner l'opprobre et la misère.

MAD. ÉLISABETH.

Dans ce discours brûlant, je crois appercevoir,
D'un cœur découragé le fatal désespoir.
Soyez grand en tout tems, puisque vous êtes
Reine:
Ainsi que le plaisir, sachez prendre la peine.
Dieu nous frappe, ma sœur; son amour paternel,
Par la croix, nous conduit au bonheur éternel.

Adorons ses décrets : que des plaintes stériles.
Ne rendent pas pour nous ses bienfaits inutiles.

LA REINE.

Du tableau déchirant d'un époux égorgé,
Un cœur comme le mien n'est jamais soulagé.
Au fond de son tombeau que ne puis-je descendre!
Que ne puis-je mêler ma cendre avec sa cendre!
Cher époux, ô mon roi! le calomniateur
Te força de sonder les replis de mon cœur;
Et connoissant, pour toi, sa véritable flamme,
Tu la récompensas par le don de ton ame....
Il m'aimoit sans partage.... ô bonheur! quel transport,
Quand je pourrai fixer l'appareil de ma mort?
Qu'elle tarde long-tems!

MAD. ÉLISABETH.

Ma sœur, vous êtes mère:
Songez que vos enfans sont jeunes et sans père.
Ah! puisse l'éternel, pour eux, vous conserver!

LA REINE.

Contre un Sénat sans foi comment les préserver?
S'il connoissoit d'un Dieu la majesté suprême,
Auroit-il, orgueilleux, brisé le diadême,
Massacré les pontifs, renversé les autels,
Pour offrir son encens à d'infâmes mortels?
Dans Voltaire et Marat il adore le vice:
Sa force fait la loi: sa rage la justice.
N'espérons point, ma sœur.... Le club antropophage
Finira par la mort mon horrible esclavage.

MAD. ÉLISABETH.

Le crime est le repos de l'homme criminel,
Qui desire étouffer un remord trop cruel.
Le Sénat régicide, excité par ses crimes,
Peut donc chercher encor de nouvelles victimes....
Qu'il dirige sur moi, ses féroces desirs,
Et qu'un nouveau supplice ajoute à ses pleurs
Je veux à ces bourreaux aller offrir ma tête :
Qu'il sache qu'à mourir Elisabeth est prête....
Ma mort est un bonheur, si par de longs tourmens,
Mon sang peut assurer la mère à ses enfans.

LA REINE.

Non, non. Qu'Elisabeth survive et soit leur mère :
Tel est la volonté de ton auguste frère.
Les fers ont éprouvé, mais n'ont pas abattu,
Ton courage, ou plutôt ta céleste vertu.
Tu peux leur inspirer des sentimens sublimes,
Qui te font, avec calme, envisager les crimes :
Tu peux, en apprenant à mon fils qu'il est roi,
L'instruire à gouverner, à protéger la foi.
Par tes douces leçons formant son caractère,
Il saura supporter l'opprobre et la misère.
Je remets à tes soins cet important devoir ;
Et moi, de mon esprit bannissant tout espoir,
Je vais d'un Dieu vengeur implorer la clémence.
De mon cœur agité, réparer l'innocence.
Bientôt, à mon époux m'unissant pour jamais ;
Dans le sein du Très-haut je trouverai la paix.

SCENE IV.

LA REINE, MADAME ELISABETH, LE MAIRE DE PARIS, SES GARDES.

LA REINE.

Cet homme, Elisabeth, n'est-il pas un ministre
Qui vient nous annoncer quelque décret sinistre?

MAD. ÉLISABETH.

Du courage, ma sœur.

LE MAIRE, *le bonnet rouge sur la tête, prend le bras de la Reine et la regarde fixement.*

Femme... qui êtes-vous?

LA REINE.

Votre Reine: Louis étoit mon digne époux.

LE MAIRE.

Ainsi toujours l'orgueil domine dans votre ame?
Faut-il, comme autrefois, vous appeler madame?
Détrompez-vous. Le droit de notre liberté
Est de rabaisser tout jusqu'à l'égalité.
Les rois ont refusé d'être ce que nous sommes:
Nous les ferons descendre au dernier rang des hommes.

LA

LA REINE.

Réduite par la force au rang le plus abject,
Antoinette d'Autriche exige le respect.
Fixez-moi bien encor : jugez si ma présence
Ne peut de vos discours arrêter l'insolence.

LE MAIRE.

Malheureuse ! insultant à mon autorité,
Tu contraints les rigueurs de ma sévérité.
Mes droits sont tout-puissans : peux-tu les méconnoître ?
Regarde cette écharpe : apprends à me connoître.
Un maire de Paris qui s'approche de toi !
Le premier citoyen !... le dernier est un roi.

LA REINE.

Apprenant sans regret votre haute fortune,
La fille de Thérèse, au sein de l'infortune,
Sans foiblesse, sans plainte, accepte le malheur,
Et conserve toujours la noblesse en son cœur.

LE MAIRE.

Tu rampes sous mes pieds... le peuple vous demande...
Son vœu dicte la loi... le peuple vous commande.

(*A un de ses gardes qui sort pour aller chercher le roi.*)

Et vous, de mes devoirs exécuteur discret,
Ayez soin d'accomplir cet important décret.

LA REINE.

Ordonne-t-il ma mort? dois-je aller au supplice?

LE MAIRE.

Le peuple bienfaisant commande la justice....
Le comité, chargé du salut de l'Etat,
A fait, sur votre fils, son rapport au Sénat.

LA REINE.

Mon fils!.... mon fils!..... ô ciel! ma sœur! quel coup funeste!
Mon fils tu vas mourir!.... ô jour que je déteste!....
Jour horrible pour moi!..... pour la France!..... ah, Seigneur!....
D'un enfant opprimé deviens le protecteur.

LE MAIRE.

N'implorez point un Dieu qui n'a pas d'existence;
Du peuple tout-puissant méritez l'indulgence.

LA REINE.

Mon fils!..... je veux le voir, le serrer dans mes bras!....
Et goûter avant lui les douceurs du trépas.
Allons, Elisabeth, ma douleur est trop vive.

LE MAIRE.

Citoyenne, attendez : en ces lieux il arrive.
Réformez sur son sort vos injustes soupçons.
Le Sénat a proscrit la race des Bourbons :
Mais contre les bourreaux voulez-vous le défendre
A son éloignement vous devez condescendre.

LA REINE.

Je dois perdre mon ſils, ou prononcer sa mort !....
Quel abîme de maux !.,... quel effroyable sort !....
Quel voix peut étouffer la voix de la nature ?
Au fond du cœur, déjà j'éprouve son murmure :
Ses cris se font entendre : il est de mon époux
Le ſils, le successeur..... ah ! mon soin le plus doux,
Consacré tous les jours à former son enfance,
D'un honnête homme en lui me donnoit l'espérance.
Non.... je n'approuve pas votre horrible dessein. ..
Qu'on me laisse mon ſils, ou qu'on perce mon sein.

LE MAIRE.

Etouffez des soupirs qu'engendre la foiblesse ;
Les cœurs efféminés ont suivis la noblesse.....
Plus d'amour maternel : nous vivons sans parens,
La femme est sans époux, la mère sans enfans ;
C'est de la liberté l'important avantage :
Ce droit n'existoit pas pendant notre esclavage.

LA REINE.

Ah ! quelle horreur !

LE MAIRE.

Hé bien ! conservez cet amour ;
Qui doit exterminer vos amis dans un jour.
Le refus par le peuple est mis au rang des crimes,
Qui lui donnent le droit d'égorger des victimes.
Il attend le signal.... et vous avez appris,
Que répandre le sang, c'est amuser Paris.

LA REINE.

Que ferai-je ? ô ma sœur ! quelle menace atroce !
Le peuple est entraîné par un Sénat féroce !

MAD. ELISABETH.

Ma sœur, entre deux maux votre cœur doit
choisir :
Conserver votre fils est un juste desir ;
Ce tendre sentiment la nature l'inspire :
Mais le Français aveugle en son affreux délire,
Par des assassinats punira votre amour ;
Et peut de ses forfaits vous accuser un jour...
Votre époux, à Varenne évitant l'esclavage,
Pour conserver un homme arrêta son voyage,
Rappellez-vous comment, dans cette extrémité ;
Il soumit sa vengeance à son humanité :
« Je puis périr, dit-il, sans me rendre coupable :
» Aux yeux de l'éternel je serois condamnable,
» Si, voulant adoucir les horreurs de son sort,
» D'un seul de mes sujets je commandois la mort».
Il ne balança pas à reprendre des chaînes,
Qui devoient préserver des victimes humaines.
Dans cet affreux moment, vous pensiez comme
lui.
Ce qui fut juste alors, l'est encore aujourd'hui.

LA REINE.

Je consens.... ô mon Dieu !.... ce cruel sacrifice,
Que la nature abhorre, se doit à la justice.
Des hommes malheureux que je dois protéger ?
Quoi, pour sauver mon fils, je ferois égorger,

Non, non; je le remets à cette providence,
Qui saura des méchans déjouer la prudence...
Ses innocentes mains, en essuyant mes pleurs,
Par des soins carressans soulageoient mes douleurs..
Je ne puis plus le voir !...

SCENE V.

LE ROI, LA REINE, MADAME ROYALE,
LE MAIRE.

(*Le roi est amené par des sans-culottes armés*).

LA REINE.

Ah! mon fils... je frisonne...
Aujourd'hui.... pour toujours.... ta mère t'abandonne...
D'infâmes assassins t'arrachent à mon cœur;
Et ne consultent pas ton âge et ma douleur!

MAD. ELISABETH.

Calmez-vous.

LE ROI.

Si je dois, maman, comme mon père,
Mourir dans les tourmens, ou périr de misère,
Je veux, en bon chrétien, expirer comme lui.
Ne tremblez point pour moi; le ciel est mon appui.

LA REINE.

Ah! sans doute, pour toi la mort est moins affreuse,
Tu dois plus redouter la marche insidieuse

De ces hommes méchans, qui t'éloignent de moi
Pour corrompre ton cœur, et corrompre ta foi.

LE ROI.

Je porte dans mon cœur les avis de mon père,
Et je suis enrichi des vertus de ma mère.

(Il se jette dans ses bras, et la reine l'embrasse.)

LA REINE.

Mon fils! je puis encor te serrer dans mes bras!...
Ces monstres t'instruiront; ne les écoute pas.

UN GARDE DU MAIRE.

Souffrirez-vous long-tems, cette horible mégère
Distiller le venin que son cœur lui suggère?

SCENE VI.

LES MÊMES; ROBESPIERRE.

ROBESPIERRE.

Le peuple veut du sang. Le vertueux Sénat
Des projets d'Antoinette attend le résultat.
Garde-t-elle Capet?

LA REINE.

À l'instant... tout-à-l'heure...
Qu'on l'emmène; et pour moi que personne ne meure.

Je tremble....

(A madame Elisabeth.)

Soutiens-moi... Permettez qu'en ces lieux,
A mon fils, sans tèmoins, je fasse mes adieux.

ROBESPIERRE.

Nous sommes trop instruits de ces ruses perfides,
Pour ne pas prévenir vos plans liberticides.
Conservant votre orgueil sous le poids de vos fers,
Vous prétendez encor gouverner l'Univers;
Et croyant que Capet deviendra roi de France,
Vous voulez contre nous prémunir son enfance;
Qui cherche le secret, cherche la trahison.
Nous saurons préserver cet enfant du poison.
Qu'en secret, dans son cœur, votre fureur distille,
Et le rendre à nos loix, plus constamment docile...
Il faut de son esprit bannir cette fierté,
Qui ne compâtit pas avec la liberté :
Remplacer promptement par des vertus civiques,
D'un culte mensonger les vertus chimériques :
Lui démontrer enfin qu'il n'est que notre égal :
Et le faire rougir d'être d'un sang royal.

LA REINE.

Quelle éducation pour le chef d'un royaume?
Ah! mon fils!... il est vrai la gloire est un fantôme,
Qui s'échappe au moment où l'on croit le saisir.
Que celle du Très-haut devienne ton desir....
Mais placé sur le bord d'un affreux précipice,
Ah! préserve ton cœur de la fange du vice...

Préfère à la grandeur ton salut éternel...
Ton ame est à ton Dieu... mon amour maternel:
Par des tyrans cruels, est réduit au silence...
Je ne puis exprimer....

ROBESPIERRE.

Jusqu'où votre insolence
Veut-elle, devant nous, étendre ses écarts?
Vos maîtres, d'Antoinette exigent des égards.

LA REINE.

Mes maîtres!... mes boureaux!...

MAD. ELISABETH.

Ils en ont la puissance:
Soyez forte, ma sœur; mais par votre innocence!
Les hommes contre nous éguisant leurs fureurs,
Ne peuvent pas atteindre aux vertus de nos cœurs...
Le bonheur est au ciel: notre souffrance augmente
Cette gloire éternelle, objet de notre attente.

ROBESPIERRE, *au Maire de Paris.*

C'en est trop, citoyen, faites votre devoir.
Enlevez cet enfant: puisse le désespoir
Sur ces cœurs orgueilleux exercer ses ravages!

LE MAIRE, *à sa garde.*

Avancez, citoyens... punissez les outrages,
Que cette femme a fait à vos représentans.

LA REINE.

Frappez: voilà mon sein....

ROBESPIERRE.

Non, non, dans les tourmens,

Pour le salut du peuple, il est bon qu'elle expire.

LA REINE.

Qu'ils seront doux pour moi!... oui... Mon cœur les
desire.
Mon existence affreuse est un pesant fardeau,
Et je n'aurai d'espoir qu'en voyant mon tombeau.

SCENE VII.

LES MÊMES; SIMON.

LE MAIRE.

Capet obéissez : suivez cet homme sage,
Qui doit de la raison vous apprendre l'usage :
Le vertueux Simon formera votre cœur.

LE ROI.

Je suis avec maman : son conseil est meilleur ;
Toujours à ses leçons elle m'a vu docile.
Pour moi ne prenez pas une peine inutile :
Retirez-vous : je veux vivre dans la prison,
Souffrir avec maman.

(*Il se jette dans les bras de la Reine*)

ROBESPIERRE.

Et voilà la leçon
Que chaque jour lui donne une femme traîtresse!...
Il pompe le venin de sa scélératesse.

SIMON.

Hé ! pourquoi souffrez - vous ces chauds
embrassemens
Réservés, dans nos loix, à deux tendres amans ?
Quelle horreur ! de son fils, une mère amoureuse !
La preuve en est acquise ; elle est incestueuse !

LA REINE.

(*A Robespierre* ;

Monstre infâme ! ton front ne rougit pas!... ô vous,
Qui d'un peuple acharné m'annoncez le courroux !
Dites-lui, que mon cœur méprise toute injure,
Qui ne provoque pas les droits de la nature :
Mais en crimes, changer mes tendres sentimens !
En exécrable crime !... un enfant de sept ans !...

SIMON.

Cessez, cessez ce ton plaintif et lamentable :
Les pleurs ne sauvent pas une femme coupable :
(*La garde le saisit.*)
J'emmene votre fils.... le salut de l'Etat
L'exige.

LE ROI, *tendant les bras à sa mère.*

Ah ! sauvez-moi, maman.

LA REINE.

Quel attentat !

(*Elle court vers lui.*)

O mon cher fils !

UN GARDE, *lui présentant la baïonnette.*

Arrête.

LA REINE, *s'arrêtant.*

Souviens-toi de ton père.

SCENE VIII.

LA REINE, MADAME ÉLISABETH, ROBESPIERRE.

LA REINE.

Je succombe à mes maux... ce coup me désespère.
Mon cœur anéanti ne pousse aucun soupir...
Ma voix s'éteint... mon cœur, viens, viens me secourir.

(*Robespierre s'approche.*)

Ne portez pas sur moi votre main sanguinaire ;
Je trouve dans ma sœur le secours nécessaire.

MAD. ÉLISABETH.

Allons prier ensemble un Dieu consolateur :
Lui seul est notre espoir dans l'excès du malheur.

SCENE IX.

ROBESPIERRE *seul.*

LA rage est dans mon cœur... par ses vertus sublimes.
Cette femme m'éxcite à commettre des crimes...
Je croyois à son ame inspirer la terreur :
Son regard animé n'exprimoit que l'horreur...
Elle ma rejeté... comme un homme exécrable,
Aux yeux de l'Univers à jamais détestable...
Le sang est de Paris devenu l'élément,
Un homme massacré fait son amusement...
Cette ville, sans moi, contente en sa mollesse,
N'auroit jamais cessé de chérir sa foiblesse.
Mais voulant me livrer au crime avec éclat,
Je devois rechercher tout homme scélérat;
Et, par le sang humain, former une alliance,
Qui l'assujettiroit aux loix de ma prudence...
Mes plans ont réussi, par de constans efforts...
Fuyez, éloignez-vous, fanatiques remords;
Dans mes nombreux forfaits, trouvant ma jouissance,
De les accroître encor je garde l'espérance.
Oui... de membres brisés et de chair en lambeaux
Nos zélés citoyens garniront les tombeaux.
En crimes ils changeront les cris de la nature;
Et puniront de mort le plus léger murmure...

Tout

Tout homme doit périr, si, constant dans sa foi,
Il n'est pas, dans ses mœurs, aussi méchant que
moi...
A cette femme allons préparer des supplices
Qui la couvre d'opprobre, et cherchons des
complices.
Santerre est mon appui : qu'il vienne, et
qu'aujourd'hui
Il exécute encor ce que j'attend de lui.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIEME.

L'action continue dans le sallon des prisonniers
du Temple.

SCENE I.

Le comité de Salut public assemblé.

LE PRÉSIDENT.

Le salut des Français repose sur nos têtes.
C'est à nous, citoyens, à borner les conquêtes.
D'un esclave insolent, qui, devant nos remparts,
En bravant nos soldats, plante ses étendarts.
Valenciennes réclame une assistance,
Et Custine n'oppose aucune résistance.

Par-tout la république éprouve des revers :
Le peuple sourdement redemande ses fers :
Dans ses représentans il apperçoit des traîtres,
Et rougira bientôt d'obéir à ses maîtres....
Antoinette languit; mais ne succombe pas :
Son malheur attendrit, les séduisans appas,
Qui brilloient autrefois dans toute sa personne,
Reparoîtroient encor auprès d'une couronne :
Jamais, jusqu'à ce jour, d'objets plus importans
N'ont été présentés à vos nobles talens.
Délibérez.

BARRERÉ.

Fuyons un travail inutile.
Nous savons qu'aux Français une crainte servile
Commande avec empire : augmentons ses terreurs :
Qu'il se jette en nos bras, par l'excès des malheurs.
Ce peuple tend la main au tyran qui l'opprime,
Et rejette bientôt le maître qui l'estime.
Regardons comme suspect au salut de l'État,
Prêtre, noble, marchand, financier, magistrat.
Dans d'immenses cachots entassons les victimes;
Et pour les immoler supposons-leur des crimes :
Ou plutôt paroissant vouloir les ménager,
De faim dans les prisons laissons-les expirer.

UN MEMBRE.

J'accepte.

UN AUTRE MEMBRE.

J'applaudis à ce projet honnête.

DANTON.

Il est trop doux. Le sang...

LE PRÉSIDENT.

Décrété.

BARRERE.

La conquête
De Valenciennes veut un exemple frappant.
La mort d'un général.

UN MEMBRE.

Mais s'il est innocent?

BARRERE.

Tout homme est criminel : il suffit qu'on l'accuse :
Le peuple malheureux exige qu'on l'amuse ;
Custine doit périr.

UN MEMBRE.

J'approuve votre choix.

UN AUTRE MEMBRE.

Il est noble : peut-être il regrette les rois.

BARRERE.

Ah ! non, il demandoit, au moment de sa gloire,
La tête du tyran pour prix de sa victoire :
Mais c'est offrir au peuple un séduisant appas,
Qui, remplissant son cœur, cache notre embarras.

LE PRÉSIDENT.

Prononcez-vous sa mort?

DANTON.

Oui, sans être coupable,
Notre intérêt commun le trouve condamnable.

Il faut avec Custine exterminer Houchard.

BARRERE,

Il n'est pas oublié ; son rang viendra plus tard...
Pour fixer de l'État la prompte délivrance,
Nous pouvons requérir tous les hommes de France.

UN MEMBRE.

Mais la terre a besoin de ses cultivateurs ?

BARRERE.

Nous prendrons la récolte avec les laboureurs....
Profiter du présent est la maxime du sage.

UN MEMBRE.

Vous changerez en héros des hommes sans courage.

BARRERE.

L'homme est lâche aujourd'hui, se croyant immortel :
Mais transformons la mort en sommeil éternel ;
A l'audace bientôt cédera sa foiblesse.
Au reste, citoyen, votre délicatesse
Est un sanglant outrage à notre comité,
Qui doit se préserver de toute humanité....
Le Sénat endormi reconnoît notre empire ;
Il accepte nos loix : et j'ose vous prédire,
Que bientôt à nous seuls remettant le pouvoir,
De s'entre-massacrer, il fera son devoir.
En Souverain déjà nous poursuivons la guerre ;
Et sans prendre conseil nous lançons le tonnerre.
Le départ imprévu de féroce agens
A porté la terreur dans les départemens.

Tout obéit : au sang nous avons joint les flammes.
Cependant au Sénat j'apperçois des infâmes :
Ils gênent mes projets ; ces hommes clairvoyans,
Qui s'op, osent à nous, seroient-ils innocens?

UN MEMBRE.

Non, non. Que dans les fers ces scélérats gémissent.

UN AUTRE MEMBRE.

Qu'ils meurent... Hé ! pourquoi voulez-vous qu'ils languissent?
De notre humanité n'est-ce pas la loi sainte
De punir le coupab'e et d'étouffer sa plainte?

BARRERE.

Enfin nous poursuivons la veuve de Capet.

ROBESPIERRE.

O monstre abominable ! elle traite en sujet
Un homme comme moi !... dans sa démarche altière,
Je voyois une Reine !... et je suis Robespierre !....
Citoyens, aujourd'hui faisons un grand effort :
Pour ces nombreux forfaits c'est trop peu de la mort..
Son innocence fuit devant nos impostures,...
Contre elle imaginons de nouvelles tortures.
Le plus grand des tourmens pour un honnête cœur,
Doit flétrir Antoinette... et c'est le déshonneur....
Devant les citoyens qui demandent sa vie,
Qu'elle soit en ce jour couverte d'infâmie.

SCENE II.

LES MÊMES; L'ACCUSATEUR PUBLIC.

L'ACCUSATEUR PUBLIC.

Citoyens, Antoinette évite le trépas.

ROBESPIERRE.

Précipitez sa mort.

L'ACCUSATEUR.

On ne l'accuse pas.

ROBESPIERRE.

Nous avons prononcé qu'elle étoit criminelle.
On ne l'accuse pas!... elle est une rebelle...
Elle a du sang français fait répandre des flots....
Jusque dans les prisons elle ourdit des complots....
Elle est l'infâme auteur de la guerre civile...
Elle rend à nos loix la Vendée indocile....
A lui trouver un crime employez tous vos soins:
Soyez accusateur, nous serons les témoins.

L'ACCUSATEUR.

Les dénonciateurs ne peuvent en justice
Déposer.

ROBESPIERRE.

Citoyen, vous êtes son complice.
Accusateur, témoin et juge de Louis,
Le Sénat peut encore satisfaire Paris.

L'ACCUSATEUR.

Ah! comment se résoudre à perdre l'innocence?

ROBESPIERRE.

Perfide ! tu trahis : mais ta molle indulgence;
Sans sauver Antoinette, expose à nos fureurs
Les monstres qui voudroient être ses défenseurs.

L'ACCUSATEUR.

J'obéis.

SCENE III.

LES MÊMES DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC.

LE PRESIDENT.

Citoyens, le plus profond mystére,
Doit couvrir nos projets : remettez à Barrère,
Le soin d'exécuter : cet homme merveilleux.
Possède le grand art de fasciner les yeux.

BARRERE.

Mes travaux répondront à la grande espérance....

LE PRESIDENT.

Vous seul de vos projets connoissez l'importance.
Agissez ; ajoutez à nos vastes desirs.
Etouffez les discours, et même les soupirs.
Par des décrets sanglans épouvantant la France,
Assurez à nos loix sa prompte obéissance.

SCENE IV.

BARRERE, ROBESPIERRE, DANTON.

BARRERE.

Imbécile automate! étrange aveuglement!
Il se croit un grand homme!... il est un instrument,
Un fragile ressort à mon plan nécessaire,
Que je saurai bientôt adroitement soustraire.
Nous travaillons, amis, pour un triumvirat....
Nous sommes trois, le reste est trop peu scélérats.
Dans les crimes il faut annoncer du courage;
Ne pas se reposer et consommer l'ouvrage...
Nous seuls; par les forfaits, de forfaits altérés,
Sommes les triumvirs, étant régénérés.

SCENE V.

LES MÊMES; SIMON.

SIMON.

Chargé par le Sénat d'un enfant indocile
Qu'instruisit une mère à feindre trop habile,
Je ne puis, citoyens, qu'avec précaution
Et lentement, changer son éducation.
Il annonce pour elle une folle tendresse;
Il pousse des sanglots, il l'appelle sans cesse:
En vain par ma douceur j'ai voulu le charmer;
Mes discours enchanteurs ne peuvent le calmer...

Que dois-je faire encore ? Vos conseils salutaires,
Dans cet évènement, deviennent nécessaires.

B A R R È R E.

C'est un monstre hideux ! la plus grande rigueur
Réformera bientôt son intraitable humeur.
N'envisagez en lui que le plus vil esclave ;
Que la mère en secret nous maudisse et nous brave ...
Bannissez de son cœur cette religion
Que le Sénat déclare être une fiction.
Ignorant pour toujours ses vertus chimériques
Il voudra s'enrichir de nos vertus civiques.
Que sa mère à ses yeux soit un objet d'horreur :
Que tout autour de lui respire la terreur.
Tourmentez ; agitez cet esprit né fragile ;
Puisse-t-il, par vos soins, devenir imbécile !

S I M O N.

Antoinette gémit, et demande à le voir.

D A N T O N:

D'un perfide entretient qu'elle perde l'espoir.
Craignez qu'on ne dérobe à votre vigilance,
Des rendez-vous secret.

S I M O N.

Croyez à ma prudence.
Pour l'accuser déjà mon plan est préparé ;
(Car je suis, comme vous, de son sang altéré.)
Disant qu'avec son fils un crime abominable
La rend à l'Univers à jamais exécrable ;

Mon récit appuyé sur ma conviction ;
Assure à mes desirs sa condamnation.

DANTON.

Un enfant de sept ans !... Le fait n'est pas probable :
Dans votre fausseté rendez-vous plus croyable.

SIMON.

Quand le peuple consent, nos loix en vérité,
Pour condamner à mort, changent l'absurdité :
L'auguste tribunal juge avec assurance ;
Quand d'un bon citoyen il voit la conscience...
Pour être de l'Etat le sublime vengeur,
Je puis témoigner faux, et n'être pas menteur.

DANTON.

Il est vrai.

SCENE VI.

LES MÊMES ; UN GARDE DU TEMPLE.

LE GARDE.

CITOYENS, Antoinette s'avance.

ROBESPIERRE.

Retirez-vous, Simon, évitez sa présence.

SCENE VII.

LES MÊMES; LA REINE.

ROBESPIERRE.

Elle n'a pas perdu les tons de la grandeur!...
C'est une souveraine!... avec quelle lenteur,
Au bras d'Elisabeth s'attachant par molesse,
Elle marche vers vous, et feint de la foiblesse?

BARRERE.

Avançons.... en ce lieu quelque nouveau projet
Vous amène. Parlez.

LA REINE.

Mon fils.

BARRERE.

Sur cet objet
Le peuple ne veut pas qu'on puisse vous entendre.

LA REINE.

Je demande mon fils.

BARRERE.

Et qui peut vous le rendre

LA REINE.

Vous.

BARRERE.

Nous obéissons au peuple souverain;
Il le défend.

LA REINE.

Hé bien, que je meure !

BARRERE.

Demain. . . .
Cependant voulez-vous, par un moyen facile,
Rendre à votre desir le peuple plus docile ?
Vous approcher de lui ? Regagner dans un jour,
Avec la liberté, son véritable amour ?

LA REINE.

Je l'ai toujours cherché ; mes peines inutiles !
Des ennemis secrets, des imposteurs habiles,
A ses yeux ont noirci les élans de mon cœur,
Qui, dans tous les momens, tendoient à son bonheur....
Ah ! dans ces jours encore, où la mort sur mes lèvres
Doit imprimer déjà ses nuances funèbres ;
Où mon corps affaissés sous le poids de mes maux,
Pour être anéanti, n'attend plus les bourreaux ; . . .
Je desire... que Dieu, déployant sa puissance,
Par un retour heureux rétablisse la France.

BARRERE.

Nous avons rejeté ce grand être au néant.
Dieu n'est rien, ne peut rien : le peuple est tout-puissant.
Voulez-vous le gagner ? écrivez, citoyenne,
A Cobourg de quiter les murs de Valencienne.

LA

LA REINE.

Cobourg est un guerrier...

BARRERE.

Le fléau de l'Etat.
Qui vient, comme un torrent, égorger le Sénat.

LA REINE.

Le Français connoîtra la bonté de son ame.

BARRERE.

Ainsi vous desirez que le fer et la flamme
Fassent de cet empire un horrible désert ?

LA REINE.

Cobourg est trop humain ; et le Prince qu'il sert
Ne cherche que la paix en poursuivant la guerre.
Je puis la proposer.

BARRÈRE.

Oui, quand toute la terre,
Tremblante devant nous, et demandant nos loix,
Pour avoir son pardon, massacrera les rois.
(*A Robespierre et Danton.*)
Retirons-nous : voyez combien elle est perfide !
Elle médite encor un plan liberticide.
Le tems presse ; courons arrêter ses projets ;
Qu'elle meurt ; ou bientôt nous sommes ses sujets.

SCENE VIII.

LA REINE, MADAME ÉLISABETH.

LA REINE.

A quel prix, ô ma sœur, ils ont voulu me vendre
Le retour de mon fils !.... Ah ! l'amour le plus tendre,
A mon cœur accablé fait sentir son pouvoir :
Mais doit-il balancer l'honneur et le devoir ?
Arrêter de Cobourg la marche tutélaire,
Quand il porte à l'Empire un secours nécessaire !...
Au nom de mon époux, Frédéric, l'an passé,
Evita l'ennemi qu'il auroit terrassé.
Le Sénat promettoit sa prompte délivrance :
On le vit au contraire armer toute la France,
Conduire aux Pays-Bas un essaim de brigands,
Menacer tous les rois, persécuter les grands,
Proscrire les Français, dépouiller les églises,
Cimenter par le sang ses vastes entreprises....
Les émigrés livrés au fer des assassins,
Ces braves défenseurs des droits des souverains,
Ces proclamations le signal du carnage,
De l'inquisition, de l'opprobre du sage,
La mort de mon époux, ces crimes, dont l'horreur
A consterné la terre, exigent un vengeur,
Ce peuple, après avoir brisé le diadème,
S'il n'est pas arrêté, va s'égorger lui-même.

Je pardonne aux Français, et je chéris le bras
Qui vient les délivrer.... tu ne m'approuves pas,
Ma sœur?

MAD. ÉLISABETH.

Hélas!... mes pleurs... ô ma chére Antoinette!...
Je frémis... oui... j'entends la fatale trompette,
Celle qui de vos bras arracha votre époux.

LA REINE.

Console-toi; pour moi ce moment est bien doux.

MAD. ÉLISABETH.

Ils entrent!... ô mon Dieu! protège l'innocence,

LA REINE.

Mon courage renaît, ma sœur, en leur présence.

SCENE IX.

LA REINE, MAD. ÉLISABETH, LE MAIRE DE PARIS, GARDES.

LA REINE.

Mon supplice est-il prèt? Quand trouverai-je un port
Contre les maux affreux qui précèdent ma mort?

LE MAIRE.

Le peuple, en sa bonté, suspendant sa justice,
N'ordonne pas encore qu'on vous traîne au supplice;

Mais le salut public, menacé constamment,
L'inquiète, l'agite : il ne peut prudemment
Laisser une mégére avec une furie :
Il veut qu'on vous transporte à la conciergerie.
Préparez-vous.

LA REINE.

Pourquoi ce discours outrageant ?
L'ordre est assez cruel : on peut, en partageant
Les pleurs de l'infortune, adoucir sa misére.

LE MAIRE.

J'ai reçu contre vous l'ordre le plus sévère.
Il faut qu'à l'instant même, obéissant aux lois,
Vous rejettiez enfin tout souvenir des Rois.
Quittez ces ornemens, cette immence toilette
De l'état languissant augmente la disette.
Remettez en mes mains votre or et votre argent.

LA REINE.

Je n'en ai pas.

LE MAIRE.

Les clefs de votre appartement.

LA REINE.

Il est ouvert.

LE MAIRE.

Vos doigts ne sont pas sans richesse.
Rendez vos diamans ; ces signes de noblesse.

LA REINE.

Pour ces frivolités je n'ai que du mépris :
A leur possession je n'attache aucun prix :
Les voilà.

L E M A I R E.

Je croyois qu'une ci-devant Reine,
A devenir modeste, auroit eu plus de peine.
Vous gardez votre anneau?

L A R E I N E.

Ah! ne m'en privez pas;
Que je puisse avec moi le porter au trépas!

L E M A I R E.

Pourquoi!

L A R E I N E.

De mon amour il est le dernier gage
Le seul bien qu'à mon fils je laisse en héritage.
Il tetrace à mon cœur d'un époux malheureux
L'affligeant souvenir.

L E M A I R E.

S'il vous est douloureux
De remettre à l'État un anneau qu'il demande,
Il me faut obéir au peuple qui commande;
L'arracher avec force.

L A R E I N E.

Hé quoi! vous m'annoncez
Des actes violens?

L E M A I R E.

Hé quoi! vous résistez?

LA REINE.

Non.... Je ne voudrois pas, par un nouveau
scandale,
Ajouter aux fureurs d'un Sénat canibale
(*Elle baise l'anneau et le remet.*)
Cher époux !... ô mon fils !... tout est fini, ma
sœur...
Je n'ai plus rien au monde.

MAD. ELISABETH.

Il vous reste l'honneur.

LA REINE.

Ma fille !.. à quels dangers !.. Elisabeth, j'espére
Qu'à compter de ce jour tu deviendras sa mère.

MAD. ELISABETH.

Ce devoir est sacré.

LE MAIRE.

Ce discours langoureux
Outrage la bonté d'un peuple généreux.
Votre fille est à lui : protégeant sa jeunesse,
Il doit en disposer.

LA REINE.

O dieu !.. que la sagesse,
Ton amour, de la foi les sublimes vertus.
Soient le fruit des leçons qu'elle n'entendra plus...
Ils mettront sous ses yeux le spectacle du crime..
Si ces monstres vouloient qu'elle en fut la victime !.

O ma fille! aujourd'hui, tremblante sur ton sort
Que ne puis-je avec moi te conduire à la mort!

LE MAIRE.

Rendez-vous, citoyenne, en votre appartement:
Que le plus simple habit soit votre ajustement:
Le peuple vous défend toute magnificence:
Il pourroit contre vous user de violence,
Si, vous examinant, il découvroit encore
Qu'à ses yeux vous bravez la honte et le remord.
Un instant vous suffit.

SCENE X.

MAD. ELISABETH, LE MAIRE, SES GARDES.

MAD. ELISABETH.

Barbare!... son silence
N'est point le résultat de son indifférence.
Son ame déchirée étouffe ses sanglots...
Une mer de douleurs la roule dans ses flots...
Ne crois pas que la mort soit bien épouvantable
Pour une Reine?.. elle est le fléau du coupable..
Mais elle arrache enfin Antoinette à ses maux...
Qu'on l'immole avec moi!. nos crimes sont égaux..
La fureur du Sénat sera-t-elle assouvie,
Avant que ces bourreaux m'ayent ôté la vie?..
On me laisse!.. Ah! je vois que de foible vertus
Ne choquent pas autant des hommes corrompus..
Je ne possède pas ce courage héroïque,
Qu'Antoinette opposoit à leur zele civique:

Cette affabilité, cette aimable candeur
Qui, dans l'abaissement, relevoient sa grandeur..
Croient-ils qu'à mon dieu me rendant infidelle,
Je pourrai devenir au Souverain rebelle?..
O toi, fils de Louis, Mon légitime Roi!
Reçois d'Elisabeth les sermens et la foi.

LE MAIRE.

Cet horrible discours mérite le supplice.
J'instruirai le Sénat: d'Antoinette complice!
Comme elle, du Sénat vous devenez l'horreur.

MAD. ELISABETH.

Sa haine contre moi répare mon honneur.
Que diroit l'Univers si, maîtrisant la rage
De tous ces forcénés, j'échappois au carnage?
Si, mon frère et ma sœur condamnés au trépas,
J'avois pensé comme eux, et ne les suivois pas?..
Rapporte à ce Sénat ce que mon cœur desire:
Le culte du Très-Haut, le retour de l'empire;
Le bonheur des Français gouvernés par un Roi
Qui fasse respecter et les rangs et la loi....
Dis lui qu'Elisabeth, les appellant des traîtres,
Ne veut pas consentir à les avoir pour maîtres:
Qu'elle adresse ses vœux à tous les potentats:
Qu'ils viendront à Paris venger des attentats,
Dont le nombre et l'horreur consternent la nature..
Dis lui que de forfaits ils est une mesure.
Qui d'un Dieu tout-puissant excite la fureur....
Il l'a méconnu bon; il le verra vengeur...

Invente enfin ; et dis tout ce que la colère
De ton féroce cœur contre moi te suggère.
Quelque soit le vernis de ta narration,
Il ne peindra jamais mon exécration...
A toi seul, ô mon Dieu, appartient la vengeance..
Ai-je pu concevoir un desir qui t'offense?
Je pardonne.

LE MAIRE.

Cessez cet infâme discours :
Ce Dieu, qui vous conduit, ne donne aucun secours:
Voyez autour de vous : envisagez la garde,
Voilà le Dieu puissant qui protège ou poignarde.
Elle peut en ce lieu vous déchirer le sein ;
Votre hauteur l'exige : un plus vaste dessein
Retient son bras... tremblez.

MAD. ELISABETH.

Ordonnez qu'elle avance,
Je la vois sans frémir

SCENE XI.

MAD. ROYALE, MAD. ELISABETH, LE MAIRE, GARDES.

MAD. ELISABETH; (*en appercevant Mad. Royale.*)

J'APERÇOIS l'innocence
Qui vient à mes regrets ajouter ses douleurs.

LE MAIRE.

Sommes nous donc venus pour voir couler des pleurs?

(*Aux gardes.*)

Citoyens, entourez cette enfant en délire :
Chassez-là.

MADAME ROYALE.

Ah! je n'ai qu'un seul mot à vous dire.
Que je voie maman pour la dernière fois!

LE MAIRE.

Le peuple est votre père.

MADAME ROYALE, *effrayée.*

Ma tante!

UN GARDE.

Suivez-moi.

MADAME ROYALE *suivant le Garde.*

Hélas!.. jamais.. jamais.. je ne verrai ma mère!
(*A Mad. Elisabeth.*)
Ne m'abandonnez pas.

MAD. ELISAETH.

Non, ma fille, j'espère,
En pleurant avec toi, soulager ta douleur.
(*Au Maire.*)
Cruel! tu n'est pas père; ou consulte ton cœur.

LE MAIRE.

Un vrai républicain étouffe la nature.

SCENE XII.

LA REINE, MAD. ELISABETH, SUIVANTE DE LA REINE, LE MAIRE, GARDES.

MAD. ELISABETH (*voyant la Reine, fait connoître sa douleur par ses gestes, sans rompre le silence.*)

LE MAIRE.

Vous avez bien tardé !.. cette simple parure,
Citoyenne, vous rend plus brillante à mes yeux,
Que tout le vain éclat des tyrans vos aïeux..
Cette toile légère appelle la tendresse....
A votre sort déjà mon âme s'intéresse:
Dans mon cœur palpitant, je sens naître des feux..
Je pourrai vous sauver, si, sensible à mes vœux...

MAD. ELISABETH.

Quel outrage sanglant!

LE MAIRE

Tout est égal.

LA REINE.

Infâme
Tout est égal!.. oh! rien n'est si bas que ton ame..
Reçois, Elisabeth, mes adieux pour jamais.
Puissé-je dans mon cœur conserver cette paix
Qui, me faisant, sans peine, envisager l'orage,
De ma foible raison m'apprend à faire usage.
(*Elle embrasse Mad. Elisabeth.*)

MAD. ELISABETH.

Ma voix est étouffée ...

LA REINE, *au Maire.*

Allons, n'excitons plus,
Dans ce cœur accablé, des regrets supperflus.
(*La Reine se retire, la suivante porte son paquet.*)

LE MAIRE, *à cette femme.*

Femme, retirez-vous: vous ne pouvez la suivre;
La honte et le remord doivent seuls la poursuivre.

LA SUIVANTE.

Je porte son paquet.

LE MAIRE.

Est-elle plus que toi?
Rends lui.

LA REINE.

(*La Reine prenant le paquet de la suivante.*)
Je reconnois ton amitié pour moi.

SCENE XIII.

MAD. ELISABETH, (*restée immobile pendant la scène précedente, paroît plongée dans une profonde méditation: elle en est tiré par les imprécations de la Suivante, qui dit en traversant le théâtre:*)

Ah cruel!.. ah tyran!. ah monstre détestable!
Je ne la verrai plus cette femme admirable!
Tout est perdu.

SCENE XIV.

MAD. ELISABETH, *seule*.

O Dieu ! tes décrets éternels
Doivent-être adorés par les foibles mortels...
L'homme juste est frappé par la main du coupable..
Pour détruire ta foi, le crime inexorable
Au fers des assassins livre tes serviteurs...
Il occupe le trône... et tes adorateurs,
Imitant de Louis la longue patience,
Souffrent en attendant le jour de ta présence...
O France ! je prévois un funeste avenir..
Quels fléaux produiront un tardif repentir !..
En immolant ton Roi, tu massacras ton pére :
Tu demande la mort d'Antoinette ta mère...
Quand dieu dans sa bonté nous a donné les Rois,
Il a dit aux sujets obéissez aux lois.
Dans ton Prince, de Dieu tu détruisis l'image...
Aujourd'hui tu ressens les fureurs de la rage.
Ton sang baigne la terre, et ton sol étonné
Par ses vrais habitans se voit abandonné.
Des monstres affamés absorbe ta richesse ;
Et punissent de mort les cris de la détresse.
Ton bien n'est plus à toi ; il est à tes bourreaux :
Tes superbes palais sont changés en tombeaux.
Eux seuls, dans tes malheurs, osant lever la tête,
Forts de ton esclavage, en célèbrent la fète.

Tes enfants orphelins, tes femmes sans époux,
Ressentiront du ciel le trop juste courroux...
Puissent les Souverains, ces anges tutélaires,
Apporter des secours à tes maux nécessaires!...
Puissent tous tes voisins, fidèles à leur Roi,
Conserver le bonheur que méritent leur foi!
Puisse enfin Antoinette, expirant en victime,
Comme son saint époux, te pardonner ton crime!

Fin du troisième Acte.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente le vestibule de la prison de la Conciergerie : dans le fond est le cachot destiné à la Reine : la porte en est fermée.

SCENE I.

ROBESPIERRE, SANTERRE.

ROBESPIERRE.

C'est trop peu, citoyen, d'accorder des lauriers,
Et de placer Santerre au nombre des guerriers :
Le peuple, qui connoît le prix de la victoire,
Veut encore ajouter à l'éclat de ta gloire :
t'appelle à Paris.

SANTERRE.

J'ai battu les brigands :
Ma troupe, sans effort, a culbuté les rangs.
Ils étoient tous détruits, une terreur panique
A rendu du soldats la main paralitique.
Nous avons, en pliant, malgré les trahisons,
Conservé le courage, et sauvé des canons.
Mes plans étoient dressés : dans deux jours, cette race,
Tombant à mes genoux, alloit demander grace..
Mais le peuple m'appelle : à sa voix, un héros
Quitte tout, et son corps ne prend ancun repos.

ROBESPIERRE.

Oui, le peuple t'appelle, une affaire importante
Exige de ton bras la présence effrayante.
Souviens-toi du grand jour, où le peuple étonné
Par la mort de Louis vit son vœu couronné,
Des applaudissemens que recueillit Santerre,
Quand d'un tyran féroce il délivra la terre :
A ce brave, demain, les mêmes fonctions
Assurent à jamais nos bénédictions.
Ainsi que son époux, couverte d'infamie,
La veuve de Capet demain perdra la vie.

SANTERRE.

Tout est-il bien prévu? Citoyen, croyez-vous,
Que je puisse sans crainte, et sans danger pour nous?
Le peuple la voit grande : et je dois vous le dire,
Avec ce calme froid que l'innocence inspire,

Antoinette, bravant les décrets du Sénat,
Sur son malheureux sort fait jaillir quelqu'éclat.
Des yeux mouillés de pleurs me causent des alarmes.

ROBESPIERRE.

On tarit les sanglots par le moyen des armes.
Qu'Antoinette en ces lieux compte quelques amis.
Nos zélés Sénateurs sont tous ses ennemis.
Du peuple cependant enflamme la vengeance :
Qu'il de ande son sang. Ma sage prévoyance
Ne voit, qu'avec effroy, quelle facilité
Donne aux agitateurs cette légèreté,
Qui forme du Français le foible caractère :
Chez lui tout sentiment est un être éph mère,
Qui naît dans un moment et périt dans un jour.
Sa haine s'évapore, en produisant l'a our....
Pour l'exécution prend de justes mesures :
Celles de la terreur sont toujours les plus sûres :
Que de bouche à feu, l'attirail effrayant,
Accompagne au supplice un monstre dévorant.
Entre tous les soldats, choisis les plus barbares,
Ceux qui du sang humain furent es moins avares.
Conduis-la, citoyen, jusque sur l'échafaud :
Commande le silence : et même, s'il le faut,
Si des cris s'élevoient, poignarde la victime.

SANTERRE.

J'ai le cœur assez fort pour commettre un grand crime.

ROBESPIERRE.

Va donc : dispose tout.

SANTERRE.

Assurez vos amis
De l'entier dévoûment que Santerre a promis ...
Ah! qu'il est doux pour moi de conduire au supplice
D'un tyran racourci la femme et la complice! ..
Je pourrai donc enfin promener mes regards
Sur son sang répandu, sur ses membres épars! ..
Je voudrois avec elle égorger cette fille ...
Ce monstre Elisabeth, et toute la famille.
Abreuver de son sang, et régaler Paris,
Des cœurs fumans encor des frères de Louis!

ROBESPIERRE.

Hâte-toi ... dans Paris des cris se font entendre..
On l'amène.... peut-être a-t-on voulu surprendre...
Peut-être en ce moment, nos soldats entourés
Reculent lâchement devant les conjurés ...
Antoinette peut-être est-elle triomphante? ..
Entends-tu les clameurs? ah! contre mon attente,
Si cette horrible femme évite le trépas,
Pour finir mon destin, je trouverai mon bras...
Ecoute... oh... non... j'entends les cris de la victoire :
Ils veulent, comme nous, étouffer sa mémoire,
Profite du moment.

SANTERRE.

Je cours où le devoir
M'appelle : dans l'instant je vous ferai savoir,
Quel sentiment au peuple inspire la presence
De l'infâme Antoinette : et si c'est l'indulgence,

Alors n'écoutant plus qu'un noble désespoir,
(*Il tire un poignard.*)
Je la poignarderai; voilà tout mon espoir...
S'il ne peut la frapper, il sera pour Santerre;
Un des deux, en ce jour, rentrera dans la terre:
J'en jure par ce fer, par l'ombre de Marat

ROBESPIERRE

Ne crains pas, citoyen, d'être trop scélérat.

SCENE II.

ROBESPIERRE, LE GEOLIER.

ROBESPIERRE.

Vous devez préparer à l'infâme Antoinette,
Un cachot.

LE GEOLIER.

Tout est plein.

ROBESPIERRE.

Imposteur!... on projette...
Je vois ton embarras...

LE GEOLIER.

Il reste un souterrain,
Cloaque infect, humide : il seroit inhumain...

ROBESPIERRE.

seroit inhumain!... ce mot aristocrate
Ne fut jamais connu d'un homme démocrate.
Un vrai républicain, dans son atrocité,
Ne commet de forfaits que par humanité.

Il fait couler le sang ; mais trop d'hommes en France
Empêchent de donner au peuple l'abondance.
Que la moitié périsse.... et le reste est heureux :
L'indigence est le sort d'un peuple trop nombreux.
Pour le peuple français les tourmens d'Antoinette
Sont un soulagement au sein de la disette.
Montre-moi ce cachot,

LE GEOLIER.

Il inspire l'horreur ;

(*Il l'ouvre ; Robespierre se présente à la porte et recule.*)

C'est un tombeau. Voyez, supportez-vous l'odeur ?
Vivra-t-elle au milieu de vapeurs empestées ?

ROBESPIERRE.

Tu devois m'avertir.... des femmes détestées
Ne peuvent demander un plus tranquille sort,
Que d'habiter ces lieux en attendant la mort....
Antoinette, voilà ton palais....

LE GEOLIER.

Mais personne
Ne veut entrer.

ROBESPIERRE.

Pourquoi ?

LE GEOLIER, *bas*

La fange ... je frissonne...

Je suis perdu....

ROBESPIERRE.

Que tout demeure au même état.
Chercher à l'embellir seroit un attentat.

LE GEOLIER

Comment placer un lit !

ROBESPIERRE.

Une botte de paille
En tout tems a suffit pour coucher la canaille.
Va la chercher.

LE GEOLIER, *bas*

Hélas !

SCENE III.

ROBESPIERRE, *seul.*

Son obstination
Annonce une homme traître à la Convention....
D'Antoinette il pourroit nous dérober la trace....
Qu'un autre plus fidèle occupe cette place....
Il sera dénoncé. Conserver du respect
Pour un objet d'horreur, c'est devenir suspect.

SCENE IV.

ROBESBIERRE, BARRERE, UN JACOBIN.

ROBESPIERRE.

Barrere arrive seul !.... au fond d'une retraite,
Le peuple en ce moment cache-t il Antoinette?
Il l'aimoit. . . . je fremis. . . . Barrère, est-il pour nous ? . . . .
Devons-nous craindre ?

BARRERE.

Non, il est à nos genoux,
Prosterné, suppliant : en excitant sa rage,
Nous avons de son cœur extirpé le courage.
Ces hommes criminels, instruits par nos leçons,
Attendent leur salut de la mort des Bourbons....
Antoinette descend.... elle apperçoit la porte....
Un chien hurle.... elle tombe....

ROBESPIERRE.

Hé ! mais... est-elle morte !

BARRERE.

Non, non, les nerfs, dit-on, lui causent des vapeurs.

ROBESPIERRE.

Ici, pour les guérir on trouve des odeurs.

BARRERE.

Ce palais enchanté demande une princesse !
Il est trop somptueux !.... qu'elle odeur qui m'oppresse !...
Elle est cadavéreuse !

ROBESPIERRE

Et voilà justement
Ce qu'il faut pour guérir l'évanouissement.

SCENE V.

(On apporte la Reine évanouie.)

ROBESPIERRE, BARRERE, UN JACOBIN, GARDES.

BARRERE.

LA voilà cette femme autrefois souveraine ;
Celle qu'on adoroit, parce qu'elle étoit Reine,
Qui, comptant ses aïeux, comptoit autant de Rois ;
Celle qui se croyoit protectrice des loix :
Celle, dont la grandeur excitant notre rage,
A toujours empêché d'ordonner le carnage :
Celle qui refusa de quitter son époux,
Et voulut à Varenne exciter son courroux,
Qui malgré nos décrets se dit encore la mére
De ces deux orphelins, dont le peuple est le pére.
Celle enfin qui jadis avoit quelques vertus....
Sa grande ame, en ce jour, est un crime de plus...

Car, pour fixer des loix que dicte le caprice,
Nous devons ordonner du juste le supplice.

UN DES GARDES *qui porte la Reine.*

Antoinnette affoiblie a besoin de secours.
La renfermer sans soin, c'est terminer ses jours.

BARRERE.

Non, non. Dans ce cachot jettez-là

(*La Reine est jettée évanouie dans ce cachot*)

SCENE VI.

LES MÊMES; UN ENVOYÉ DE SANTERRE.

ANTOINETTE....

Est-tu bien?... je lui parle, elle reste muette!....
Jugez ce que, sur elle, ont peut par la douceur?
Elle m'entend... je vois dans ses yeux la fureur:
La pâleur de son tein, cette bouche béante,
Ces membres agités, cette main menaçante,
Tout dit qu'elle médite un perfide dessein....
Et la France a nourri ce monstre dans son sein!...
Elle respire encor!... qu'as-tu donc fait, Santerre.
Tarderas-tu long-tems à délivrer la terre?...
Il ne vient pas... Aucun, parmi nos généraux,
Ne peut, autant que lui, faire agir les bourreaux,

L'ENVOYÉ DE SANTERRE.

Citoyen, ce grand homme, instruit par Robes-pierre,
Disspoe en ce moment la force nécessaire.

Je suis son envoyé. Commandez : tout est prêt :
Le peuple et les soldats attendent votre arrêt.

ROBESPIERRE *à l'envoyé de Santerre.*

Citoyen, surveillez la garde d'Antoinette :
Ici tout est suspect : qu'une femme discrette
Ait seule le pouvoir d'entrer dans le cachot :
Visitez tous les mets ... les habits.... ou plutôt,
Veillez en attendant que la Commune ordonne.
Sans être autorisé, n'introduisez personne...
Et nous, Barrére, allons disposer les témoins
A forcer un arrêt diriger par nos soins.

BARRERE, *à l'envoyé de Santerre.*

Laissez-là, citoyen; son reste d'existence
Doit trouver autour d'elle un ténébreux silence.

SCENE VII.

(Le silence règne quelques momens sur la scène, la Reine se réveille, comme d'un profond sommeil.)

LA REINE, *seule.*

OU suis-je.... encor vivante !.... est-ce ici mon tombeau ?
Dois-je attendre, en ces lieux, un infâme bourreau ?
Ou, sensible à mon sort, quelque main tutélaire
Donne-t-elle à mes maux un secours nécessaire ?
Dois-je trouver la vie au séjour de la mort ?
Mais je suis expirante; et le dernier effort

A

A jusques dans mes os épuisé la nature.
Ma bouche ne prend plus aucune nourriture.
Mon corps est desséché par des tourmens affreux...
Mon cœur flétri de pleurs n'arrose plus mes yeux...
O toi, Dieu tout-puissant, le soutien que j'implore,
Sois le seul protecteur de celle qui t'adore!...
Ah! je sens approcher le moment du trépas,
Prête à monter vers toi, ne m'abandonne pas.
Je demande, ô mon Dieu, ton heureuse présence:
Reçois-moi dans ton sein. Les cris de l'innocence,
S'élevant jusqu'à toi, sont toujours écoutés:
Que mes cris douloureux ne soient pas rejettés...
Au faîte des grandeurs, mon ame fut docile
Aux sublimes leçons de ton saint évangile,
Elle attend aujourd'hui, dans son abaissement,
Du bonheur qu'il promet l'heureux avénement.
Oh! qu'il tarde long-tems, ce jour que je desire!...
Quand, à l'air empesté qu'en ce lieu je respire,
Doit succéder enfin, au céleste séjour,
Le parfum éternel du plus parfait amour?...
Mais je dois adorer ta sage providence...
Ma bouche devant-elle est réduite au silence...
O vous morts, dont les chairs exhalent dans ces lieux
De fétides vapeurs, que vous êtes he [illegible]
Hélas!... ce noir cachot préparé pour les crimes,
Auroit-il renfermé d'innocentes victimes?
Le silence, la nuit règnent autour de moi...
Mais, avec Dieu, mon ame exempte d'effroi...

Grand Dieu que pour mon bien, ta volonté soit
faite !
Tu m'avois destiné cette sombre retraite,
Où, seule avec mon cœur, je puis l'interroger,
Le laver dans mes pleurs... ils viennent me juger...
J'entends un bruit confus... la cohorte s'avance...
Je les vois

SCENE VIII.

LA REINE, LE MAIRE DE PARIS, LE GEOLIER, GARDES.

LE MAIRE.

Quel forfait... ta tardive vengeance
Souffre tout sans punir, ô peuple trop humain !..
Tes agens pour les lois affichent du dédain :
Eveille ta fureur. Qu'elle soit dirigée
Contre un traître : veut-il qu'elle soit dégagée !
Pourquoi, sous les verroux, ne l'enfermez-vous pas,
Geolier ?

LE GEOLIER.

Ah? j'éprouvai un étrange embarras.
Arrivant en ces lieux, elle vivoit à peine ;
Nous l'avons jetté là, sans pouls et sans haleine.
Je craignois que la mort, en creusant son tom-
beau,
N'enlevât cette femme à la main du bourreau.

Sa vie m'a paru de si grande importance,
Qu'en ces lieux j'ai fixé mon utile présence.

LE MAIRE.

Votre excuse suffit. Fermez et n'ouvrez plus :
Pour un si mince objet tous soins sont superflus...
Le peuple en sa bonté veut, pour sa nourriture,
Qu'elle ait du pain, de l'eau, point d'autre fourniture :
Et pour déterminer en quelle quantité,
Il fixe la mesure à la nécessité.
Ce peuple généreux, faisant un sacrifice,
Avec Egalité veut rendre la justice...
Elle doit pour toujours demeurer au secret.
Votre tête en répond : voilà notre décret.

LE GEOLIER.

Il est juste, il est sage.

SCENE IX.

LE GEOLIER, *seul.*

Ah ! comment la vengeance
De quelques scélérats a-t-elle armé la France ?
Comment, depuis quatre ans, sans autel et sans loi,
Peut-elle ne pas voir qu'elle a besoin d'un Roi ?...
Comment dans ses forfaits puis-je tremper moi-même.
Et lutter si long-tems contre le diadême ?

Comment tout le mépris que j'ai pour le Sénat
Ne m'éloigne-t-il point du plus noir attentat ?...
Il est trop tard... chargé d'une pesante chaîne,
Je dois suivre en tremblant le torrent qui m'entraîne.
Massacrons.

SCENE X.

BARRERE, ROBESPIERE, LE GEOLIER.

BARRERE.

Oui... elle a cet air grand et flatteur,
Ce ton de majesté, cette aimable douceur,
Que jadis nos respects honoroient sans mesure.
Aujourd'hui nous voulons que, vile créature,
Elle soit bafouée, et que le peuple enfin,
Par son mépris railleur, aggrave son destin.
Quels moyens employer ?

ROBESPIERRE.

J'en sais un ; l'abtinence.
Qu'elle éprouve la faim, jusqu'à la défaillance :
Alors, ses yeux éteints, ses membres chancelans,
Ne nous offriront point des gestes menaçans...
Je la vois sur un char, dans Paris promenée...
Le peuple en ses regards cherche sa destinée...
Mais sa tête penchée, et son livide sein ;
Lui disent d'obéir ; qu'elle ne peut plus rien.

La honte et le remord sembleront la poursuivre...
Le peuple bénira la main qui le delivre.
Point d'habit sur son corps : chassons l'austérité,
Par le tableau frappant de cette nudité.
Voilà l'ordre, geolier.

SCENE XI.

LE GEOLIER, *seul.*

A cet ordre cruel
Ne dois-je rien changer ? Antoinette, l'autel
Est préparé. Tu vas, ô sublime victime,
Mourir dans les tourmens, dans l'opprobe, et sans crime !
Et moi! .. hélas! que suis-je? un servile instrument,
Qui ne peut soulager le sort de l'innocent !
Si le hasard, enfin se déclarant pour elle,
Dissipoit à ses yeux cette horde cruelle ?...
Si, retournant encor à son premier état,
Elle vengeoit la France, en jugeant le Sénat ?...
Que deviendrois-je ?... ô toi, puissance que j'implore
Développe à mon cœur l'avenir que j'ignore.
Destin, ame du monde, et maître de mon sort,
Toi, qui files nos jours, et nous donne la mort !
Destin !.. car si, d'un Dieu, je croyois l'existence,
J'irois, avec mon corps, couvrir son innocence...
Cependant je suis seul : le desir de la voir
Me fait en ce moment oublier le devoir.

Mon ame à ses malheurs, malgré moi, s'intéresse...
Je ne puis résister au desir qui me presse...

(Il entr'ouvre la porte.)

Incomparable femme ! elle ne gémit pas !...
Ses yeux fixent le ciel !... elle y porte ses bras !...
O sublime entretien !... elle nomme son ange,
Son Dieu, sa foi, les saints !... mais si je la dérange...
Si ses yeux languissans ont trouvé le sommeil..!
Troublerai-je sa paix par un affreux réveil ?
Antoinette.

SCENE XII.

LA REINE, LE GEOLIER.

LA REINE.

Mortel, qui paroissez sensible,
Consolez-vous : aux maux mon cœur est insensible.
Votre Reine abaissée a trouver dans sa foi,
Un espoir assez grand pour être sans effroi.
J'ai satisfait à Dieu par de longues souffrances :
J'attends... il me promet de grandes récompenses.
Je porte dans mon cœur cette céleste paix,
Que toute leur fureur ne détruira jamais.

LE GEOLIER.

Mais votre délivrance est peut-être possible ?

LA REINE.

Ah ! ne la tentez pas !... leur fureur est terrible.
Quittez vîte, quittez ce funeste séjour :
Par votre éloignement prouvez-moi votre amour... ;
Dites à mes amis qu'Antoinette pardonne.
Qu'ils ne la vengent pas.

LE GEOLIER.

Votre grandeur m'étonne,
Dans l'excès du malheur, sans consolation,
Hé ! qui donc vous soutient ?

LA REINE.

C'est ma religion.

LE GEOLIER.

Antoinette, à mes yeux que je suis méprisable !

SCENE XIII.

LA REINE, LE GEOLIER, UN INCONNU.

L'INCONNU.

Recevez cet œillet.

LE GEOLIER.

Que fais-tu misérable !
Tu me perd !

(*Il ferme la porte du cachot.*)

C'en est fait... il faut donc déposer
Contre elle, malgré moi, pour pouvoir me sauver !...

Inutiles remords !... je manque de courage...
Par de nouveaux forfaits réveillons notre rage...
(*A l'Inconnu.*)
De ces horribles lieux, imprudent, sauve-toi.
Je vais les prévenir.

L'INCONNU.

Il me glace d'effroi...
Ai-je des surveillans? sa retraite subite,
Ce verroux refermé, son discours, tout m'agite,

SCENE XIV.

LA REINE, LE MAIRE DE PARIS, LE GEOLIER, *qui ouvre la porte du cachot*, GARDES.

L'inconnu s'échappe par l'autre côté du Théâtre.

LE MAIRE.

Viens, sorts de ces cachots : aux pieds du Tribunal.
Viens confesser un crime à la France fatal.

LA REINE.

Quel est-il?

LE MAIRE.

Au conseil tu décidas la guerre
Qui de bons citoyens dépeuple notre terre.

LA REINE.

Je n'y parus jamais.

LE MAIRE.

Non : mais à ton époux
Tu donnas des avis, causes de son courroux.
Depuis trois ans, le sang est versé par tes ordres.

LA REINE

Mon emprisonnement le premier des désordres,
Prouve mon impuissance.

LE MAIRE.

A ton fils, comme Roi,
Tu fais prendre le pas, il marche devant toi.

LA REINE.

Hélas, ce souvenir augmente ma misère :
Un fils cherche toujours les regards de sa mère.
O mon fils !... est-il mort ?

LE MAIRE.

Il vit ; et le Sénat
A consenti qu'il fut aux charges de l'Etat.

LA REINE.

Je lui desire un bien... celui de l'innocence.
Le juste malheureux croit à la providence.
Elle donne à son gré la bassesse ou l'honneur ;
Mais elle assure au ciel la solide grandeur.

LE MAIRE.

Le crime, qu'avec lui tu commis est horrible.

LA REINE.

O mères ! répondez ; ce crime est-il possible ?

LE MAIRE

Tu gardois des cheveux ; un cœur rouge enflamé,
Des portraits, des écrits, dans un coffre fermé.

LA REINE.

Les yeux de la fureur, qui cherchent une victime,
Dans l'innocence même apperçoivent un crime.

LE MAIRE.

Hé bien : tu répondras à tes accusateurs.
Viens rougir : viens pleurer.

LA REINE.

De vils agitateurs
Des Reines et des Rois s'établissent les juges !
Mon juge est Dieu... près d'eux n'ayant pas de refuges,
J'obéis à la force, en réclamant la loi,
Je brave leurs fureurs... la justice est pour moi.

(la Reine est entourée par les gardes.)

LE COMMANDANT.

Marche.

LE MAIRE.

Bravo ! bravo !

LA REINE, *au Maire.*

Par ton injuste haine,
Tu ne peux irriter ta légitime Reine.
Ainsi que mon époux, je porte dans mon cœur,
Le pardon généreux, monstre, de ta fureur....
Apprends qu'à tes mépris mon ame inaccessible
Gémit sur tes malheurs. La vengeance est terrible
De l'Univers entier, qui va fondre sur toi,
Et l'ordre de ce Dieu, dont tu proscris la foi
Le sang de mon époux fume encor... il pardonne...
Mais le bras tout-puissant qui soutient la couronne,
Lassé de tes forfaits, va bientôt te frapper.
Je péris sans remords, et toi du dois trembler.

Fin du quatrième Acte.

ACTE CINQUIÉME.

SCENE I.

ROBESPIERRE, BARRERE.

ROBESPIERRE.

LA rage est dans mon cœur !... jusqu'au fond des entrailles,
Je sens des traits poignans ... ah ! lorsque dans Versailles.

Par d'attroces conseils, j'engageois Orléans,
A faire massacrer mère, époux et enfans;
Mon ame étoit plus calme: et ma fureur tranquille,
Machinoit en secret contre cette famille.
Trop lâche, il ne put être un illustre assassin.
Mais conduit à Paris, par un heureux destin,
Capet sentit encore tout le poids de ma haine...
Je conservai l'espoir, en contemplant sa chaîne...
Avec un front serein appellant le bourreau,
Je réussis enfin à dresser l'échafaud...
Louis, par mes travaux, a terminé sa vie...
Sa femme existe encor; et malgré mon envie,
Mes complots, mes clameurs, je tremble qu'à mes coups
On ne l'arrache.

BARRERE.

Oh! Oh!

ROBESPIERRE.

Peut-être à ses genoux
Le tribunal tremblant humblement se prosterne.
Le silence du peuple, en ce jour, me consterne.
A la mort de l'époux les applaudissemens
Purent déconcerter les foibles mécontens...
Antoinette répond: mais sa persévérence
D'une ame pur et noble annonce l'innocence.
Elle parle; et déjà ses crimes ne sont plus:
Les siècles à venir y verront des vertus...
Le tribunal chancèle... il attend... il espère,
Avant de prononcer, un secours de Santerre.

Santerre

Santerre est endormi, les soldats enivrés.
Peut-être sommes-nous aux malveillans livrés...
S'il ne condamne pas, j'atteste ma vengeance
Que je fais égorger les trois quarts de la France.

BARRERE.

Antoinette mourra : je t'en fais le serment.
Tes desseins sur la France exigent cependant
De sublimes efforts. A nos missionnaires,
Ajoutons des soldats révolutionnaires.
Livrons tout cet État à la destruction.
Des Peuples et des Rois que l'exécration,
Sur des débris sanglans, assure notre empire!

ROBESPIERRE.

Rien n'est possible encore : Antoinette respire.

SCENE II.

ROBESPIERRE, BARRERE, UN SANS-CULOTTE.

LE SANS-CULOTTE.

Santerre et ses soldats, rendus au tribunal,
Citoyens, vont forcer le jugement fatal.
Déjà de tous côtés des cris se font entendre :
Ils demandent son sang ; ils veulent le répandre :
Et si cette tigresse échappe à l'échafaud,
Un zélé citoyen deviendra son bourreau.

ROBESPIERRE.

Ah! mon ame est constante... ô crime salutaire!
A nos vastes projets il étoit nécessaire....
Notre pouvoir est grand.

BARRERE.

Il reste des Bourbons.

ROBESPIERRE.

N'avons-nous pas, ami, d'infaillibles poisons!

LE SANS-CULOTTE.

Tronson a demandé par forme de requête,
Un nouvel entretien : le tribunal s'arrête...
Il écoute le peuple, et le peuple se tait..
L'espoir de la sauver dans ses conseils renaît.....
J'ai vu, non sans frémir, triompher la justice.

ROBESPIERRE.

Elle est encore!... parle : achève mon supplice.

LE SANS-CULOTTE.

Ils sont autorisés à lui parler encor....
On pense que peut-être un apparent remord
Pourra forcer l'aveu de sa scélératesse.

ROBESPIERRE.

On attendroit envain des marques de foiblesse.
Elle est trop grande. Un cœur qui se croit innocent,
Quand il est élevé, résiste constamment.
Ne tardons pas. Barrère, allons : Tronson s'avance :
Allons décider tout.

BARRERE.

Comment?

ROBESPIERE.

Notre présence
Suffit. Le tribunal instruit peut condamner,
Et laisser avec elle un pédant converser.

BARRERE.

Je suis.

SCENE III.

TRONSON, *seul*.

N'ESPÉRONS point. La voix de l'innocence
Est proscrite ; et devient un crime en leur présence.
Je parlois avec force : ils ne m'écoutoient pas.
Mes courageux travaux produiront mon trépas.
Oui.... tous ces défenseurs supporteront la peine,
D'avoir oser parler en faveur d'une Reine....
Je serai donc couvert d'un cruel déshonneur !.....
J'éclairai, sans succès, leur horrible fureur !...
Combien dans ses refus Antoinette étoit sage !....
Elle vouloit, sans nous, s'exposer à leur rage.
Vous vous perdez, dit-elle, et ne me sauvez pas.
En renonçant à moi, tirez-vous d'embarras...
O sublime Princesse !. .. ô femme généreuse !...
Jusques dans ses tourmens, je la vois vertueuse..
Elle va succomber !.... mon cœur, mon triste cœur,
Le reste de mes jours séchera de douleurs.. ..
Comment la délivrer ? Sans force, sans puissance !.
Antoinette périt !.... et périt dans la France !.....
Ses tyrans, ses bourreaux, quels sont-ils ?.... des
Français !....
Ingratte nation !..... exécrable à jamais !....
Ah ! tu ne connois pas les vertus d'Antoinette.
Viens la considérer : dans sa douleur muette,
Apprends avec quel calme elle attend ses bourreaux.
Comtemple sa pâleur, ses habits en lambeaux....

Son corps exténué, privé de nourriture,
A, pour se reposer, un fond de pourriture!
L'entends-tu murmurer? non..... elle pense à toi.
Et voulant ton bonheur, elle desire un Roi.

SCENE IV.

LA REINE, TRONSON, LE GEOLIER.

TRONSON.

Pour la dernière fois, geolier, ouvre la porte.
(*Le geolier ouvre la porte du cachot.*)
Sa présence m'accable.... sa vertu me transporte!
Malheureux!... ah! pourquoi, si proche de la mort;
Pour la persécuter, faire un dernier effort!.....
Laissez dans le cachot cette femme expirante....
Elle approche..... ô ma Reine!

LA REINE.

Ame compatissante,
Par d'inutiles pleurs ne troublez point la paix,
Que je veux dans mon cœur conserver à jamais.
Mon ame, par la grace, a conçu l'avantage
De briser les liens d'un honteux esclavage. ...
La terre n'est plus rien; et j'attends l'heureux jour,
Où je dois habiter le céleste séjour.
Parlez donc sans crainte.

TRONSON.

Il est encore possible
De prolonger.

LA REINE.

Laissez cet ouvrage pénible.
Tant mieux?.. mais mon trépas seroit-il incertain?.

TRONSON.

L'honnête homme mourant, à ce peuple inhumain,
Fournit depuis quatre ans, un brillant jour de fête.

LA REINE.

Hé bien ! pour son plaisir qu'il prenne encor ma tête.

TRONSON.

Le tribunal permet, avant de prononcer,
Un nouvel examen, il cherche à vous sauver.

LA REINE.

Et moi, je vois un piége en sa condescendance.
Il veut, en retardant, fatiguer ma constance.

TRONSON.

Que lui dirai-je ?

LA REINE.

Rien... Voulez-vous mon bonheur !
Faite, qu'avant la mort, je puisse voir ma sœur ?
Embrasser mes enfants, les bénir... je pardonne...
Aux Français, au Sénat... faite ce que j'ordonne...
Je confesse, en mourant, cette religion,
Source de mon espoir, ma consolation.....
A tous les bons Français recommandez mon ame ;
Le bonheur éternel est l'objet qui l'enflâme.
Parlez au tribunal..... évitez son couroux.......
Je ne crains pas pour moi ; mais je tremble pour vous.

SCENE V.

LA REINE. *seule.*

Dans ce dernier moment, où l'œil de l'innocence
Ne fixe, qu'en tremblant, l'éclat de ta présence ;

Où, le cœur desséché par mille souvenir,
Craint encore le retour de cri inels desirs:
Viens, ô mon rédempteur! viens consoler mon ame,
Viens la remplir de feu de ta divine flâme....:
Que tous mes sentimens soient concentrés en toi..
Seigneur, ouvre ton sein, récompenses ma foi...
Ah! mon cœur est brûlant!. Antoinette, es-tu digne
D'optenir de ton Dieu cette faveur insigne?....
Ingratte!.... as-tu connu les devoirs de sa loi;
Et n'as-tu pas franchi les bornes de la foi...
Au ministre apostat donnant ta confiance?...
Auprès d'un criminel, tu cherchas l'innocence!..
Ai-je péché, grand Dieu!... mais la nécessité
Excuse devant toi cette témérité.....
Du salut éternel, mon unique espérance,
Dans la confession je trouvois l'assurance....
Tes ministres intacts, persécutés, errans....
J'attendois sans espoirs leurs avis consolans.....
Du prêtre l'apostat gardant le caractère,
J'ai, connoissant ma mort, droit à son ministère..
Je sens naître, en mon ame, un sentiment plus doux
Quel sublime transport!.... la voix de mon époux
Se fait entendre.. .. « au ciel, généreuse martyre,
» Tu vas trouver la paix, que ton esprit desire.. .
» Tes bourreaux par leur rage, assurent ton
« bonheur. »
Sains époux, aujourd'hui deviens mon protecteur:
Je t'implore.... ô mon fils! ô ma sœur! ô ma fille!
O restes malheureux de toute la famille,
Frères, qui gémissans dans un autre climat,
Cherchez à réparer les malheurs de l'État!

O vous, Condé, Bourbon, dont le mâle courage
Oppose des héros aux fureurs de la rage !
Noblesse infortunée ! et vous zélés sujets,
Dont le fer des bourreaux étouffe les regrets !.....
Mon époux est au ciel..... Dieu l'écoute..... il demande.
Faites, en l'implorant, ce que l'honneur commande.
Venez ; donnez l'espoir à votre jeune Roi,
De rétablir enfin et l'empire et la foi.....
Je laisse à vos vertus le soin de son enfance.....
Vainquez et pardonnez : c'est la noble vengeance.
Je les vois. . approchez.... Messieurs, ne tardez pas
A m'annoncer le jour et l'heure du trépas.

SCENE VI.

LA REINE, DEUX MEMBRES DU COMITÉ RÉVOLUTIONNAIRE, SANS-CULOTTES.

UN MEMBRE DU COMITÉ.

L'ARRÊT est prononcé : nous venons vous l'apprendre.

LA REINE.

J'attendois ; parlez ; je suis prête à l'entendre.

LE MEMBRE.

Le peuple, en sa fureur, venoit vous égorger :
Le sage tribunal a su vous ménager.

L'AUTRE MEMBRE, *lit.*

Antoinette est coupable : elle porte en ses veines
Un sang qui produisit et des Rois et des Reines....
La race de Capet, pendant plus de mille ans ;
Aux français asservis a fourni des tyrans.

L'épouse du dernier, la fille de Thérèse,
A conçu les forfaits commis par Louis Seize.
La république, en elle, apperçoit l'instrument,
Qu'on oppose sans cesse à son accroissement.
Depuis deux ans, le peuple éprouve la disette;
Et cet horrible crime est celui d'Antoinette.
Elle a, dans sa prison, englouti tout l'argent.
Elle est des émigrés le conseil et l'agent.
Par ses perfides coups nos citoyens périssent;
Le soldat fuit la mort; les généraux trahissent;
La Vendée en son sein entretient des brigands,
Qui veulent rétablir le règne des tyrans.
En elle, ses enfans concentrent leur tendresse:
Ils n'ont point, dans leurs cœurs, étouffé la noblesse:
Enfin de son époux l'indigne souvenir,
De sa vengeance atroce annonce le desir.

LE PREMIER MEMBRE.

Ces crimes sont prouvés. Qu'avez-vous à répondre,

LA REINE.

L'Univers répondra qu'ils ne peuvent confondre
Une Reine de France avec des scélérats.
De ces crimes prouvés quels sont les résultats?
Les uns sont des vertus; les autres improbables,
Dans vos représentans, dénoncent les coupables...
Le monde entier vous voit: ma mort est le signal;
Qui doit à vos projets porter le coup fatal....
Au milieu du Sénat régnera la discorde:
Il parviendra bientôt au comble du désordre?
Devenant, l'un pour l'autre, un horrible bourreau,
Leurs corps inanimés rougiront l'échafaud....

Cherchant à s'aveugler sur leurs crimes infâmes,
Ils diront aux Français que leurs corps n'ont point
d'ames.
La mienne est à ce Dieu que vous méconnoissez....
Il m'attend... les ciel s'ouvre... hâtez-vous: finissze.

LE MEMBRE.

Pour exercer sur vous une exacte justice,
Le tribunal ajoute un article au supplice.

LA REINE.

Quel est-il?

LE MEMBRE.

Votre mort suivra le déshonneur

LA REINE.

Ingénieux effort d'un aveugle fureur!. .
L'homme injuste peut bien ordonner le supplice;
Mais le déshonneur, il ne vient que du vice.
Achevez.

L'AUTRE MEMBRE *lit.*

Du Français bravant la liberté,
Antoinette nia sa haute majesté.
Devant son Souverain, jusque près la ceinture,
Elle paroîtra nud.

LA REINE.

Ah! toute la nature
Doit frémir!... un arrèt, qui détruit la pudeur!...
Des mœurs du citoyen tribunal corrupteur!
N'étoit-ce pas assez d'immoler ta victime!...
Hé quoi!... pour assouvir la rage qui t'anime;

Fouler aux pieds !... grand Dieu !... le respect des payens....
La pudeur n'est donc plus la vertu des chrétiens !
Que dis-je des chrétiens ! .. non, non, l'enfer les guide ! ..
L'assassin de son Roi est aussi déicide...
Cet horrible tourment ajoute à mon espoir :
Dieu récompense au ciel. Me permet-on de voir
Mes enfans et ma sœur ?

LE MEMBRE.

Non.

LA REINE.

Ah ! ce sacrifice
Et le seul douloureux.

LE MEMBRE.

Tu respire le vice
De l'aristocratie ; et prête de mourir,
Tu leur insinuerois par un dernier soupir.

SCENE VII.

LES MEMES, SANTERRE, SA TROUPE, UN ECY'LISTE, UN CONSTITUTIONNEL, SANS CULOTTES.

SANTERRE.

Par ordre du Sénat, livrez-nous cette infâme.

(La Reine est entourée par les soldats qui l'emmènent.)

LA REINE.

Entre tes mains, mon Dieu, je dépose mon ame.

SCENE VIII.

Le Royaliste et le Constitutionnel restent seuls sur le théâtre ; et s'observent quelques momens en gardant le silence.

LE CONSTITUTIONNEL.

Vertueux citoyen, vous frémissez d'orreur ?...
Le meme sentiment vient déchirer mon cœur.
Ah ! qui peut sans douleur voir périr l'innocence ?

LA ROYALISTE.

Toi, perfide. Voilà l'affreuse conséquence.
De ces droits monstrueux que des hommes pervers
Ont osé soutenir, pour tromper l'Uunivers....
Habiles imposteurs, leur infernale rage,
Des loix ; de la raison ne connoît plus l'usage.
Voilà le fruit amer de cette égalité,
Qui brise les liens de la société :
De cette liberté, sans frein st sans mesure,
Que proscrit, en tous lieux, le voix de la nature.
De ce bouleversement de la religion,
Qui détruit les vertus de notre nation...
Et toi, des changemens zélateur imbécile,
Tu voyois dans l'excès quelque chose d'utile.

LE CONSTITUTIONNEL.

J'en conviens .. l'amour-propre, un fatal préjugé,
Le goût peu réfléchi de trop de liberté,
Ont ouvert sous mes pieds un affreux précipice...
J'ai suivis le torrent, en voyant l'injustice...

Gémissant en secret des malheurs de mon roi,
A ses persécuteurs j'ai consacré ma foi.
Je l'ai vu dans les fers, et l'ai cru ma conquête :
Mais je pensois toujours à conserver sa tête.

LE ROYALISTE.

Ton desir impuissant, en dernier résultat,
Provoquoit, assuroit cet énorme attentat.
Pouvois-tu l'ignorer ?.. Pourquoi donc la noblesse,
A-t-elle à ses foyers préféré la détresse ;
Demandé pour son roi des secours étrangers ;
Instruit tout l'Univers de ses pressants dangers ?
Pourquoi contre Paris a-t-elle pris les armes ?
Malheureux !... insultant à ses justes alarmes ;
Je t'ai vu figurer parmi les assassins.

LE CONSTITUTIONNEL.

Nos conseils nous cachoient leurs sinistres desseins.

LE ROYALISTE.

Mais ta propre raison, par un cri salutaire,
Produisoit dans ton cœur un remord nécessaire :
Tu l'a donc étouffé ?

LE CONSTITUTIONNEL.

Hélas ! malgré ses cris,
J'ai du trône écrasé contemplé les débris.
Aux Pontifs du Seigneur, ces sublimes victimes,
Pour les faire égorger, j'ai supposé des crimes.
J'applaudis au décret qui, renversant l'autel,
Egaloit à Dieu même un infâme mortel.
Que dirai-je ?... le bien excitant mon envie,
Du prêtre possesseur je menaçai la vie.

Oui... par nous des forfaits l'exemple fut donné....
Ah ! mon crime est trop grand pour être pardonné.
Puisse le désespoir mettre fin à mes peines !

LE ROYALISTE.

Puisse un prompt repentir !

LE CONSTITUTIONNEL.

En voyant une reine
Suivre sur l'échafaud son malheureux époux ;
Je n'envisage plus qu'un trop juste courroux....
La mort......

LE ROYALISTE.

Dans les combats cherche à laver ton crime.
Tu peux prétendre encor à la plus haute estime.
Va : prends sans différer la route de l'honneur :
De nos anciennes loix deviens le défenseur :
Offre enfin à Cobourg ton bras et ton courage,

LE CONSTITUTIONNEL

Il me rejetteroit.

LE ROYALISTE.

Il est trop grand, trop sage.
Son cœur est généreux ; il aime à pardonner.

LE CONSTITUTIONNEL.

Si je savois ?

LE ROYALISTE.

Apprends ce qu'il vient d'ordonner.
Combien, autant que toi, livrés à l'artifice,
Ont, trop aveuglément, soutenu l'injustice.

Au milieu des combats, leurs yeux se sont ouverts...
A peine sur le plan se sont-ils découverts,
Que Cobourg leur accorde un asyle propice :
Bientôt à leur valeur il offre du service :
De leurs folles erreurs l'affligeant souvenir
Sert à les animer : ils savent soutenir,
Combattre, triompher : ils sont encor des hommes,
Nos fréres, nos amis : ils sont ce que nous sommes,
Les défenseurs du Roi ... les soldats de Bourbon
Ont rencontré la gloire, en cherchant le pardon...
Cobourg a publié leur changement sincère :
Devenus ses soldats, ils l'aiment comme un père.

LE CONSTITUTIONNEL.

Pour effacer ma honte, il n'est donc pas trop tard?

LE ROYALISTE.

Non, Suis, sans différer, le conseil d'un vieillard....
Hé as! si ma vigueur égaloit mon courage,
Je n'aurois consulté ni mes maux, ni mon âge:
On ne me verroit point flatter des scélérats.
Pour détourner de moi leurs cruels attentats,
Fuyant avec horreur un peuple canibale,
Qui dévore les cœurs, dans sa rage infernale;
Mon sang pour la justice aujourd'hui couleroit...
Je regrette les coups que ce bras porteroit....
Il fût au Souverain utile en sa jeunesse :
Il a trop tôt senti le poids de la vieillesse...
Je ne puis que former d'inutiles desirs....
J'attends ici la mort, objet de mes soupirs.
De mes vœux....

LE CONSTITUTIONNEL

O mortel, qui donne l'espérance
A mon cœur agité ; puisse la providence
Permette que tes jours soient assez prolongés,
Pour voir combler l'abîme où nous sommes plongés.

SCENE VII ET DERNIERE.

LES MÊMES ; UN SECOND ROYALISTE.

LE SECOND ROYALISTE.

ELLE n'est plus !...

LE VIEILLARD.

Mon dieu !

LE SECOND ROYALISTE.

Cette sublime Reine,
Ainsi qu'elle vivoit, est morte en souveraine...
J'ai suivi tous ses pas : mon cœur, saisi d'horreur,
Calculoit en secret du peuple la fureur,
Elle étoit à son comble ... ah plus il est coupable,
Plus le crime à ses yeux se montre délectable....
Des cris, des hurlemens, des blasphèmes affreux,
Des outrages sanglans s'élèvent jusqu'aux cieux.
L'habitant effrayé, dans un morne silence,
Sur la route est forcé de prouver sa présence.
On voit sur son visage expirer la douleur...
Ils cherchent dans les yeux les sentimens du cœur,
L'homme triste est suspect, et marqué pour victime....
L'humanité, les pleurs, sont un énormes crime...

Cependant Antoinette appelle ses enfans ;
Et porte sur son sein ses regards languissans...;
Son corps à découvert!... hélas!... pâle et livide...
La mort eût prévenu ce peuple régicide!....
Elle est sur l'échafaud dans toute sa grandeur.
J'ai vu dans ses regards le calme de son cœur.
Jusqu'au dernier moment elle sait qu'elle est mére...
« Adieu, mes chers enfans, je vais à votre père...
A ces mots, de Santerre...

LE PREMIER ROYALISTE.

Il est trop déchirant,
Ce spectacle !.... voilons un tableau révoltant
Qui consigne à jamais l'opprobre de la France....

LE CONSTITUTIONNEL.

Mon cœur se brise.... allons, courrons à la vengeance.
As-tu quelque moyen ?

LE CONSTITUTIONNEL,

Massacrons le Sénat.

LE ROYALISTE.

Punir le criminel par un assassinat!...
Non. . la loi doit agir. Le seul but où j'aspire,
Le bien, l'unique bien que mon ame desire
Est de servir un père, en respectant un Roi...
Au nôtre par serment consacrons notre foi :
Au prix de notre sang cherchons sa délivrance,
Et le retour des lois qui sauveront la France.

FIN.



